

Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre

Charles Asselineau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

La vie de Baudelaire méritait d'être écrite, parce qu'elle eſt le commentaire & le complément de ſon œuvre.

Il n'était pas de ces écrivains aſſidus & réguliers dont toute la vie ſe paſſe devant leur pupitre, & deſquels, le livre fermé, il n'y a plus rien à dire.

Son œuvre, on l'a dit ſouvent, eſt bien lui-même ; mais il n'y eſt pas tout entier.

Derrière l'œuvre écrite & publiée il y a toute une œuvre parlée, agie, vécue, qu'il importe de connaître, parce qu'elle explique l'autre & en contient, comme il l'eût dit lui-même, la genèſe.

Au rebours du commun des hommes qui travaillent avant de vivre & pour qui l'action eſt la récréation après le travail, Baudelaire vivait d'abord. Curieux, contemplateur, analyſeur, il promenait ſa penſée de ſpectacle en ſpectacle & de cauſerie en cauſerie. Il la nourriſſait des objets extérieurs, l'éprouvait par la contradiction ; & l'œuvre était ainſi le réſumé de la vie, ou plutôt en était la fleur.

Son procédé était la concentration ; ce qui explique l'intenſité d'effet qu'il obtenait dans des proportions reſtreintes, dans une demi-page de proſe, ou dans un ſonnet. Ainſi s'explique encore ſon goût paſſionné des méthodes de compoſition, ſon amour du plan & de la conſtruction dans les ouvrages de l'eſprit, ſon étude conſtante des combinaiſons & des procédés. Il y avait en lui

quelque choſe de la curioſité naïve de l'enfant qui caſſe ſes joujoux pour voir comment ils ſont faits. Il ſe délectait à la lecture de l'article où Edgar Poë, ſon héros, ſon maître envié & chéri, expoſe impudemment, avec le ſang-froid du preſtidigitateur démontrant ſes tours, comment, par quels moyens précis, poſitifs, mathématiques, il eſt parvenu à produire un effet d'épouvante & de délire dans ſon poëme du Corbeau. Baudelaire n'était certainement pas dupe du charlataniſme de cette genèſe à poſteriori ; il l'approuvait même & l'admirait comme un bon piége tendu à la badauderie bourgeoiſe. Mais en pareil cas, lui, j'en ſuis ſûr, il eût été de bonne foi. C'eſt très-ſérieuſement qu'il croyait aux miracles préparés, à la poſſibilité d'éveiller chez le lecteur, de propos délibéré & avec certitude, telle ou telle ſenſation. Cette conviction chez lui n'était qu'un corollaire de l'axiome célèbre de Théophile Gautier : « Un écrivain qu'une idée quelconque, tombant du ciel comme un aérolithe, trouve à court de termes pour l'exprimer, n'eſt pas un écrivain véritable. » Baudelaire eût dit volontiers :« Tout poëte qui ne ſait pas être à volonté brillant, ſublime, ou terrible, ou groteſque, ne mérite pas le nom de poëte. » Il s'eſt vanté plus d'une fois de tenir école de poéſie & de rendre en vingt leçons le premier venu capable de faire convenablement des vers épiques ou lyriques. Il prétendait d'ailleurs qu'il exiſte des méthodes pour devenir original, & que le génie eſt affaire d'apprentiſſage. Erreurs d'un eſprit ſupérieur qui juge tout le monde à la meſure de ſa propre force, & qui imagine que ce qui lui réuſſit réuſſirait à tout autre. Il en eſt de ces croyances au génie volontaire & à l'originalité appriſe, comme de cette réponſe de M. Corot le payſagiſte à quelqu'un qui lui demandait le moyen d'égaler ſon talent : — « Regardez, & faites ce que vous aurez vu. » Le peintre, de très-bonne foi dans ce conſeil, oubliait d'ajouter : Ayez mes yeux &

mes doigts, & auſſi mon intelligence. De même, Théophile Gautier, lorſqu'il formulait ſon déſolant arrêt, méconnaiſſait le privilége du génie en impoſant à tous comme un devoir ce qui n'eſt en lui qu'un don rare & magnifique ; & Baudelaire, en affirmant la didactique de l'originalité & du talent poétique, faiſait d'abord abſtraction de ſa valeur perſonnelle. Et c'eſt toujours le fait des grammaires & des méthodes qui ne ſervent qu'à ceux qui les font, c'eſt-à-dire à ceux qui ſont capables de les faire.

Ainsi qu'il l'a écrit lui-même de Théodore de Banville, Baudelaire « fut célèbre, tout jeune. » Il n'avait guère plus de vingt ans qu'on parlait déjà de lui dans le monde de la jeuneſſe littéraire et artiſtique comme d'un poëte « original », nourri de bonnes études et procédant des maîtres vigoureux et francs d'avant Louis XIV, particulièrement de Régnier. Cette deſcendance, au moins comme inſpiration, n'était pas très-juſte ; ſous ce rapport, Baudelaire ne procédait de perſonne. Mais quant aux qualités d'exécution, de ſtyle, fermeté, netteté, préciſion, la parenté pouvait s'établir.

En ce temps-là déjà (1843-44) la plupart des pièces imprimées dans le volume des Fleurs du Mal étaient faites ; et douze ans plus tard, le poëte, en les publiant, n'eut rien à y changer. Il fut prématurément maître de ſon ſtyle et de ſon eſprit.

Àcet âge, où l'on commence à vivre, Baudelaire avait déjà beaucoup vécu et conſéquemment beaucoup penſé, beaucoup vu, beaucoup agi ſur lui-même. Il avait voyagé au loin, dans ces contrées de l'Inde dont le payſage & le parfum obſédaient ſa mémoire. Émancipé de bonne heure par la mort de ſon père, il s'était vu maître d'une petite fortune qui fondit entre ſes mains & paya ſon apprentiſſage de curieux & d'artiſte. Son eſprit, activé

par le déplacement & par l'expérience précoce de la vie, avait dès lors toute ſa maturité ; les hardieſſes que d'autres oſent à peine rêver, il les avait réaliſées & les impoſait par l'aſcendant d'une volonté éprouvée & qui défiait le ridicule.

Dans cette biographie d'un Eſprit, je ne ſaurais me laiſſer engraver dans le ſable fin de l'anecdote & du cancan. Pourtant, je dois le dire, ces ſingularités de coſtume, de mobilier, d'allures, ces bizarreries de langage & d'opinions, dont ſe formaliſait l'hypocrite vanité des ſots toujours offenſés des coups portés à la banalité, n'indiquaient-elles pas déjà le parti pris de révolte & d'hoſtilité contre les conventions vulgaires qui éclate dans les Fleurs du Mal, un beſoin de s'entretenir dans la lutte en provoquant journellement & en permanence l'étonnement & l'irritation du plus grand nombre ? C'était la vie mariée à la penſée, l'union de l'action & du rêve, qu'il invoque dans un de ſes plus audacieux poëmes. Tout autre que lui fût mort des ridicules qu'il ſe donnait à plaiſir, dont les effets le réjouiſſaient, & que lui faiſait porter allégrement & comme des grâces la conſcience inébranlable de ſa valeur.

Ajoutons que ces extravagances, qui n'irritaient que les nigauds, n'ont jamais peſé à ſes amis. On ne les ſubiſſait pas ; on s'en divertiſſait, on les ſavourait comme un condiment aux plaiſirs de l'intimité.

C'était auſſi pour lui un moyen d'épreuve ſur les inconnus. Une queſtion ſaugrenue, une affirmation paradoxale lui ſervaient à juger l'homme à qui il avait affaire ; & ſi au ton de la réponſe & à la contenance il reconnaiſſait un pair, un initié, il redevenait auſſitôt ce qu'il était naturellement, le meilleur & le plus franc des camarades.

Pendant cette phaſe inédite de ſa vie, Baudelaire était ſeigneurialement logé dans une maiſon hiſtorique, ce fameux hôtel Pimodan conſacré par le ſéjour de pluſieurs notabilités littéraires & artiſtiques, & où Théophile Gautier a placé la ſcène d'un de ſes contes, le Club des Haſchichins. Il y habitait ſous les combles un appartement de trois cent cinquante francs par an, compoſé, j'ai bonne mémoire ! de deux pièces & d'un cabinet. Je revois en ce moment la chambre principale, chambre à coucher & cabinet de travail, uniformément tendue ſur les murs & au plafond d'un papier rouge & noir, & éclairée par une ſeule fenêtre dont les carreaux, juſqu'aux pénultièmes incluſivement, étaient dépolis, « afin de ne voir que le ciel », diſait-il. Il était plus tard bien revenu de ces mélancolies éthérées, et aima plus que perſonne les maiſons & les rues. Il dit quelque part : « J'ai eu longtemps devant ma fenêtre un cabaret rouge & vert qui était pour mes yeux une douleur délicieuſe. » (Salon de 1846.)

Entre l'alcôve & la cheminée, je revois encore le portrait peint par Émile Deroy en 1843, & ſur le mur oppoſé, au-deſſus d'un divan toujours encombré de livres, la copie (réduite) des Femmes d'Alger, œuvre du même peintre, faite pour Baudelaire, & qu'il montrait avec orgueil. Qu'eſt devenue cette copie, reſtée belle dans mon ſouvenir ? Je l'ignore, & Baudelaire lui-même n'a jamais ſu me le dire. Le portrait heureuſement a été ſauvé & nous a conſervé la phyſionomie de l'auteur des Fleurs du Mal dans ſon premier âge littéraire.

Diſons un mot du pauvre Deroy, artiſte de talent, mort jeune avant 1848, & qui a droit à une place dans les ſouvenirs de notre jeuneſſe. Il était fils de M. Iſidore Deroy, lithographe, dont on connaît de nombreuſes vues de Paris & de la Suiſſe. Je ne me rap-

pelle pas de qui il était l'élève, ou ſi même il avouait un maître. Il ſe trouva tout doué, tout prêt lors de l'avénement des coloriſtes ſignalé par le triomphe de Delacroix & les premiers ſuccès de Couture. Outre le portrait dont je parle, & cette copie, égarée ou perdue, des Femmes d'Alger, que Baudelaire priſait très-haut, il a laiſſé une étude d'après une petite chanteuſe des rues, quelques portraits, parmi leſquels celui de M. de Banville, père du poëte, que l'on voit encore chez ſon fils, de Pierre Dupont, de Privat d'Anglemont, une étude de femme conſervée par Nadar. Remarquablement organiſé comme peintre, coloriſte merveilleux, homme intelligent d'ailleurs & juge clairvoyant, il était, comme tous les hommes de valeur en lutte contre l'obſcurité, aſſez peu généreux en paroles. La pauvreté, l'iſolement l'avaient rendu méfiant & cauſtique. Il mourut triſte & délaiſſé, peu regretté de ſes confrères qu'il ne ménageait guère & à qui il faiſait peur ; mais digne de ſympathie pour ceux qui avaient apprécié ſon talent & qui croyaient à ſon avenir. Baudelaire l'aimait, tant pour les qualités d'artiſte que pour ſon eſprit ; il en avait fait ſon commenſal. C'eſt par l'intermédiaire de Deroy que j'ai fait connaiſſance avec Baudelaire, à l'occaſion du Salon de 1845.

Revenons à ce portrait. qui nous rend un Baudelaire que peu de gens aujourd'hui ont connu, un Baudelaire barbu, ultrà-faſhionable, & voué à l'habit noir.

La figure peinte en pleine pâte s'enlève partie ſur un fond clair, partie ſur une draperie d'un rouge ſombre. La phyſionomie eſt inquiète ou plutôt inquiétante ; les yeux ſont grand ouverts, les prunelles directes, les ſourcils exhauſſés ; les lèvres exſufflent, la bouche va parler ; une barbe vierge, drue & fine, friſotte à l'entour du menton & des joues. La chevelure, très-épaiſſe, fait touffe

ſur les tempes ; le corps, incliné ſur le coude gauche, eſt ſerré dans un habit noir d'où s'échappent un bout de cravate blanche & des manchettes de mouſſeline pliſſée. Ajoutez à ce coſtume des bottes vernies, des gants clairs & un chapeau de dandy, & vous aurez au complet le Baudelaire d'alors, tel qu'on le rencontrait aux alentours de ſon île Saint-Louis, promenant dans ces quartiers déſerts & pauvres un luxe de toilette inuſité.

Il m'eſt impoſſible, en regardant cette peinture, de n'avoir pas auſſitôt préſent à la mémoire le portrait de Samuel Cramer dans la Fanfarlo nouvelle écrite à la même date, & dont le héros me ſemble l'exacte reſſemblance de l'auteur. — « Samuel a le front pur & noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le nez taquin & railleur, les lèvres impudentes & ſenſuelles, le menton carré & deſpote, la chevelure prétentieuſement raphaëleſque… ». Quelques pages plus loin, l'auteur revient à ce nez, trait eſſentiel & ſignificatif dans la phyſionomie de Samuel & dans celle de ſon peintre : — « Malgré ſon front trop haut, ſes cheveux en forêt vierge, & ſon nez de priſeur, elle le trouva preſque bien, &c… »

Ce portrait, page d'hiſtoire pour nous, reſſuſcite tout un paſſé de jeuneſſe poétique & eſpérante : les longues promenades au Luxembourg & au Louvre, les viſites aux ateliers, les cafés eſthétiques & les ſoirées de l'Odéon-Lireux. Autour de cette figure ſilencieuſe, atteſtant dans ſon coſtume & dans sa pose les prétentions communes, ſurgit tout un eſſaim de jeunes viſages : Pierre Dupont, Th. de Banville, Levavaſſeur, Prarond, Aug. Dozon, Jules de la Madelène, Philippe de Chennevières, tous ſouriant au même eſpoir & profeſſant la même ambition ; ambition innocente, mais démeſurée, puiſqu'elle est infinie, ridicule même ſelon quelques-uns, mais où il n'entrait du moins rien de vil ; car,

j'en puis répondre, ni l'argent ni les « poſitions » n'étaient pour rien dans les rêves d'avenir en ce temps-là. Et, pour nous réſumer ſur ces ſouvenirs où nos regrets s'éterniſeraient, diſons que ſi les ambitions étaient grandes, la camaraderie était franche & gaie. On ne poſait, si poſe il y a, que pour le bourgeois ; et les habits funèbres & les chevelures déſordonnées ne ſervaient que, comme les monſtres que les Chinois portent à la guerre, d'épouvantails à l'ennemi.

Quant au portrait, Baudelaire, après l'avoir longtemps promené de logement en logement, s'en était dégoûté. « Je n'aime plus ces rapinades », diſait-il. Et il en fit cadeau à un ami, qui l'a gardé.

II

Vers ce temps-là (1840) une évolution ſe fit dans l'eſprit public. Les luttes littéraires étaient cloſes ; Victor Hugo, déſormais inconteſté, conſacrait ſon triomphe par les Burgraves & les Rayons & les Ombres. L'intérêt, qui toujours déſerte les cauſes gagnées, ſe tourna d'un autre côté : la Peinture détrôna la Poéſie.

Delacroix, dont le génie commençait à s'impoſer, ralliait autour de lui les braves qui n'attendent pas les décrets du ſuffrage univerſel pour reconnaître & défendre ce que leur jugement approuve. La bataille était là : Baudelaire y courut. Tout l'y invitait : ſon goût, ſa nature d'artiſte, ſon amour du combat, ſon mépris des majorités qui lui faiſait prendre plaiſir à ſe faire injurier par les myopes & les routiniers. Et c'eſt ainſi que ſes premières publica-

tions furent deux traités de peinture : le Salon de 1845 & le Salon de 1846.

Dans la première brochure (elle a ſoixante pages) ſe trouvent déjà les qualités, qu'il manifeſta toute sa vie, de pénétration & d'expoſition ; l'horreur des tranſactions & des ménagements, le ton autoritaire & dogmatique. Delacroix n'eſt pas diſcuté ; il eſt affirmé. Nul appel au ſentiment, nul appareil de phraſes poétiques ni d'éloquence conciliante : une démonſtration rigoureuſe d'un ſtyle net & ferme, une logique allant droit à ſon but, ſans ſouci des objections, ni des tempéraments. Nul doute que ces apologies raiſonnées, la ſeconde ſurtout, plus complète & plus travaillée, n'aient conduis parmi les contemporains de vives ſympathies à Eugène Delacroix, qui s'en montra reconnaiſſant, en témoignant jusqu'à la fin de ſa vie, à leur auteur, la plus bienveillante amitié.

C'eſt dans le compte rendu du Salon de 1845 que ſe trouve un éloge enthouſiaſte de M. William Hauſſoulier, qui précéda dans les prédilections artiſtiques de Baudelaire Conſtantin Guys, Rethel & Édouard Manet. Le tableau, ſujet de cette apothéoſe, repréſentait la Fontaine de Jouvence, & avait séduit Baudelaire autant par l'attrait du ſens métaphyſique que par un certain aspect archaïque & romaneſque. Baudelaire, malgré ſon amour de l'éclat & de la violence, malgré ſa curioſité déjà notée des procédés & des raffinements, a toujours été dans ſa critique de l'école philoſophique. Il a écrit un jour cet axiome : « Pas de grande peinture sans de grandes pensées. » Du dix-huitième ſiècle, dont il procédait par tranſmiſſion paternelle, il avait hérité le goût de l'abſtraction & des ſyſtèmes. Il a laiſſé inachevé, plutôt indiqué même que commencé, un article ſur la Peinture didactique, où il ſe propoſait

d'expoſer les théories de Chenavart, d'Alfred Rethel, &c. Janmot même & son Histoire d'une Âme ne lui déplaiſaient pas. Dans ſes préférences, Louis David se rencontrait avec Delacroix. Les petits maîtres du temps de la Révolution, les Bailly, les Fragonard, les Carle Vernet, les Debucourt le charmaient. Il a même eu plus tard des entrailles pour Horace Vernet, ſi malmené dans ſes Salons ; il eſt vrai que c'était pour l'Horace Vernet d'avant la Smalah. Ce que nous diſons ici n'a nullement pour but de mettre Baudelaire en contradiction avec lui-même, & de donner à croire qu'il jouât un rôle en ſe délectant des qualités plaſtiques. Je dis ſeulement qu'en lui l'artiſte ſe doublait d'un philosophe, & que le philosophe dominait. Comme artiſte, & plus qu'aucun autre, il jouiſſait de la choſe bien faite, de la bonne exécution, de la perfection de la forme & de la couleur ; mais il en jouiſſait d'autant plus que ces qualités lui faiſaient immanquablement deviner un eſprit ſupérieur & diſtingué ; car en variant ſon axiome on peut dire : pas de bon artiſte ſans un bon eſprit & un ſentiment juſte ; jamais imbécile n'a bien fait quoi que ce ſoit. En un mot, on peut juger de ſon goût en art par ſon ſtyle même, irréprochable, excellent, quoi qu'il ait voulu exprimer, mais pur de toute niaiſerie & de tout enjolivement paraſite. Quant aux tours de force de palette, aux folies de la couleur, on voit ce qu'il en penſait, dès ce temps-là, à la ſévérité de ſes jugements ſur de certains peintres alors très-renommés & très à la mode même parmi les artiſtes. C'était là ces rapinades dont il fut promptement dégoûté. À ce même Salon de 1845, il avait été frappé du charme d'un certain portrait ſigné d'un nom nouveau. C'était un portrait de femme, pâle et romantique, noyée dans la langueur, d'un effet trille et doux. Le peintre fut pour ſon début comblé d'éloges : « Coloriſte de première force… ſavant harmoniſte… chercheur conſciencieux… &c.,

&c. » Mais à l'année ſuivante, l'artiſte déchoit : on découvre de la tricherie dans ſa manière, du charlataniſme dans ſes procédés ; enfin le critique s'aperçoit qu'il a été dupe ; peut-être l'avait-il été ſurtout de ſon ſentiment & de ſon imagination. Voici néanmoins ce qu'on lit au chapitre du même artiſte dans le Salon de 1846 : « Quant à M. H....., je lui en veux d'avoir fait une fois un portrait dans une manière romantique & ſuperbe, et de n'en avoir pas fait d'autres ; je croyais que c'était un grand artiſte qui lâchait quelques rapinades à ſes heures perdues ; mais il paraît que ce n'était qu'un peintre. »

Le Salon de 1846 fit ſon bruit. Le précédent n'était qu'une préface ; celui-ci était preſque un livre. Les myſtères de la couleur, l'énigme et l'attrait du moment, y ſont expliqués & déduits auſſi rigoureuſement que le pouvait faire un poëte s'adreſſant délibérément à la partie la plus publique du public, — aux bourgeois ; car c'eſt bien effectivement Aux Bourgeois qu'eſt dédié ce livre de haute eſthétique, non pas, comme on pourrait le croire, par amour du paradoxe, mais en haine & à l'excluſion du demi-bourgeois et du faux artiſte que l'auteur appelle les« accapareurs », les« phariſiens. » Vous valez mieux qu'eux, dit-il à ſes dédicataires, car vous aimez la poéſie & l'art,« vous en concevez l'utilité, bourgeois, — légiſlateurs ou commerçants, — quand la ſeptième ou la huitième heure ſonnée incline votre tête fatiguée... C'eſt donc à vous, bourgeois, que ce livre eſt naturellement dédié ; car tout livre qui ne s'adreſſe pas à la majorité, nombre & intelligence, eſt un ſot livre. » Ce qui me parait le plus clair là-dedans, c'eſt qu'en traitant directement avec le bourgeois, Baudelaire trouvait le moyen de paſſer par-deſſus la tête à ſes confrères & s'établiſſait de plein droit dans le ton affirmatif et dogmatique qui lui plaiſait, en s'épargnant les diſcuſſions oiſeuſes. Indépendam-

ment des chapitres de critique tranſcendante & de théorie où Baudelaire a manifeſté le don qu'il poſſédait à un ſi haut degré, d'être précis & clair dans un ſujet abſtrait (De la Couleur. — Qu'eſt-ce que le Romantiſme ? — Eugène Delacroix), ce court volume foiſonne en jolis paſſages, tantôt plaiſants, tantôt graves ; ici l'enthouſiaſme, ici l'ironie. Il a l'abondance de tout premier livre où un eſprit généreux & fécond dégorge ſes premières idées, ſes ſentiments, ſes croyances. C'eſt de la critique voltigeante & ondoyante, courant par bonds & par voltes, & que l'on ſuit ſans fatigue, un diſcours amuſant & varié comme une converſation. On retient à la première lecture un délicieux paragraphe ſur Les Sujets amoureux à propos de Taſſaert ; de plaiſantes diatribes contre Horace Vernet, l'homme né-coiffé ; contre Ary Scheffer, l'éclectique, le ſinge de ſentiment, & ſes adulatrices ; contre l'école Couture, contre l'école du payſage hiſtorique ; des jugements rapides & lumineux, des penſées conciſes, arrêtées comme des maximes : — « M. D... part de ce principe, qu'une palette eſt un tableau. » — « Un imitateur eſt un indiſcret qui vend une ſurpriſe. » Des réſumés clairs & frappants tel que celui-ci nous demandons grâce pour le dernier terme) : — « Une méthode ſimple pour connaître un artiſte eſt d'examiner ſon public. E. Delacroix a pour lui les peintres et les poëtes ; M. Decamps, les peintres ; M. Horace Vernet, les garniſons, & M. Ary Scheffer les femmes eſthétiques, qui ſe vengent de leurs flueurs blanches en faiſant de la muſique religieuſe. » Et celui-ci encore ſur la portée de l'eſprit français en matière de beaux-arts : — « Dans le ſens le plus généralement adopté, Français veut dire vaudevilliſte, & vaudevilliſte un homme à qui Michel-Ange donne le vertige & que Delacroix remplit d'une ſtupeur beſtiale, comme le tonnerre certains animaux. Tout ce qui eſt abîme, ſoit en haut, ſoit en bas, le fait fuir

prudemment. Le ſublime lui fait toujours l'effet d'une émeute, & il n'aborde même ſon Molière qu'en tremblant, & parce qu'on lui a perſuadé que c'était un auteur gai. » Par malheur, le dernier chapitre, la concluſion, De l'Héroïſme de la vie moderne ne conclut pas. L'auteur y développe une propoſition de Stendhal, citée dans l'un de les premiers chapitres, & réclame pour les paſſions & les mœurs modernes un caractère de beauté épique ſupérieur à celui de l'épopée antique : c'était la grande prétention d'alors ; on oppoſait le ſuicide de Werther au ſuicide de Caton, le courage moral au courage phyſique, les héros de Balzac aux héros de l'Iliade, &c., &c. L'argumentation faiblit dans la définition de ce beau moderne tant préconiſé, & de la révolution qu'il eſt appelé à produire dans les arts plaſtiques. Ici on pouvait ſe plaindre que l'affirmation remplaçât trop abſolument la démonſtration. Beauté moderne, ſoit ! mais quant à l'oppoſition du beau moderne & du beau ancien, il m'a toujours ſemblé que la queſtion ſe réduiſait à des différences de climat et d'habitude qui ne comportent qu'une préférence relative & non abſolue. Au reſte, cette coda, un peu faible, un peu terne, n'enlève rien à l'éclat des premières pages, ni au brillant de l'eſprit qui anime l'ouvrage entier.

Ainſi que je l'ai déjà dit, ce petit, livre fit ſon effet : il répandit dans le public, non pas le public invoqué dans la dédicace, mais le vrai public, le public littéraire, confrères & contemporains, la réputation que Baudelaire poſſédait légitimement déjà dans le cercle d'amis qui avait eu communication de ſes poéſies & de ſa nouvelle la Fanfarlo. Ce début le claſſa parmi les écrivains artiſtes, aſſez élevés en intelligence pour comprendre l'importance du ſtyle & de la forme dans les œuvres ; qui n'ont d'enthouſiaſme que pour le beau, d'ambition que celle de bien faire, & que pour cette raiſon les politiques & les moraliſtes appellent ſceptiques.

Dans ce temps-là on les appelait : bohèmes ; épithète dont le ſens ferait aſſez difficile à expliquer, ſi on ne pouvait l'entendre de l'iſolement qui ſe fait forcément autour de gens qui ne ſe ſoucient que de ce dont les autres ne veulent pas. Autrement, ſi l'on s'en rapportait à l'acception vulgaire qui ſignifie par ce mot de bohèmes, des vagabonds, des paraſites, des gens ſans aveu, il ſuffirait, pour en conteſter l'application à la génération dont je parle, de répondre que Baudelaire était fils d'un ancien profeſſeur de l'Univerſité, ſecrétaire du Sénat ſous le premier empire, que Théodore de Banville a eu des ancêtres à la troiſième croiſade, & que Champfleury, fils d'un imprimeur, eſt iſſu de bonne bourgeoiſie.

Toute génération, toute famille d'écrivains que groupe une communauté d'idées & de goûts, trouve ou crée un endroit, journal ou revue, pour poſer ſon programme. Ce journal fut, après 1840, le Corſaire-Satan, dirigé par Lepoittevin Saint-Alme, un vieillard ſolennel, à mine de vieux troupier, qui découvrait majeſtueuſement ſes cheveux blancs devant quiconque s'aviſait de venir ſe plaindre des vivacités de la rédaction. Là débutèrent Champfleury, Murger, Th. de Banville, Antoine Fauchery, Marc Fournier, A. Vitu, Henri Nicolle, A. Buſquet, Édouard Plouvier, Charles de la Ronnat, Alexandre Weill, préludant de concert à des deſtinées bien diverſes. Baudelaire s'y trouva porté tout naturellement ; & l'on vit alors apparaître ſur le boulevard ſon fantaſtique habit noir, dont la coupe impoſée au tailleur contrediſait inſolemment la mode, long & boutonné, évaſé par en haut comme un cornet et terminé par deux pans étroits et pointus, en queue de ſifflet, comme eût dit Petrus Borel. Au reſte, ſa part de rédaction fut mince & ſe borna à deux ou trois articles qu'il répudiait plus tard, & qui ne ſe retrouvent pas ſur les liſtes qu'il a laiſſées

d'œuvres à réimprimer. Au fond, le journaliſme n'était pas ſon affaire. Sa nature ariſtocratique l'éloignait de ce pugilat en public qui rappelle l'arène & le cirque banal. Auſſi les bureaux du Corſaire furent-ils ſurtout pour lui un ſalon de converſation.

Il s'y lia particulièrement avec Champfleury, dont il reſta l'ami fidèle, & avec Th. de Banville, pour lequel, dès l'apparition des Cariatides il avait conçu une ſincère admiration. Cette admiration, il l'a exprimée plus tard avec autorité dans la notice à laquelle j'ai déjà fait alluſion en commençant. Remarquons qu'il ne s'eſt jamais peut-être rencontré de plus complète oppoſition de génie & de nature qu'entre ces deux poëtes, d'ailleurs égaux en talent. De façon qu'on peut dire que chacun ſe complète par l'autre, & qu'entre eux l'admiration, de même que l'amitié, vivait de contraſtes.

Je ne puis me diſpenſer de citer ici le dernier paragraphe de cette notice, où Baudelaire ſe juge lui-même en jugeant ſon complémentaire :

« Beethoven a commencé à remuer les mondes de mélancolie & de déſeſpoir incurable amaſſés comme des nuages dans le ciel intérieur de l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans la poéſie & Poë dans le roman analytique, ont admirablement exprimé la partie blaſphématoire de la paſſion : ils ont projeté des rayons ſplendides, éblouiſſants, ſur le Lucifer latent qui eſt inſtallé dans tout cœur humain. Je veux dire que l'art moderne a une tendance eſſentiellement démoniaque. Et il ſemble que cette part infernale de l'homme, que l'homme prend plaiſir à s'appliquer à lui-même, augmente journellement, comme ſi le diable s'amuſait à la groſſir par des procédés artificiels, à l'inſtar des engraiſſeurs, empâtant patiemment le genre humain dans ſes baſſes-cours,

pour ſe préparer une nourriture plus ſucculente. — Mais Théodore de Banville refuſe de ſe pencher ſur ces marécages de ſang, ſur ces abîmes de boue. Comme l'art antique, il n'exprime que ce qui eſt beau, joyeux, noble, grand ; rhythmique. Auſſi, dans ſes œuvres vous n'entendrez pas les diſſonances, les diſcordances des muſiques du ſabbat, non plus que les glapiſſements de l'ironie, cette vengeance du vaincu. Dans ſes vers, tout a un air de fête et d'innocence, même de volupté. Sa poéſie n'eſt pas ſeulement un regret, une noſtalgie ; elle eſt même un retour très-volontaire vers l'état paradiſiaque. À ce point de vue nous pouvons donc le conſidérer comme un original de la nature la plus courageuſe. En pleine atmoſphère ſatanique, ou romantique, au milieu d'un concert d'imprécations, il a l'audace de chanter la bonté des Dieux, & d'être un parfait claſſique. Je veux que ce mot ſoit entendu dans le ſens le plus noble, dans le ſens vraiment hiſtorique. »

III

La révolution de 1848 arrêta l'eſſor de ces jeunes talents & rompit le faiſceau des camaraderies littéraires. La paſſion politique, le beſoin ſubit d'action, la curioſité, l'eſprit d'utopie créèrent, de ci, de là, des diverſions & même des divergences. S'il ne prit pas activement part aux événements, Baudelaire en reſſentit le contrecoup, & devait le reſſentir. Il était loin de la ſécurité olympienne qui fait rimer le Divan pendant la guerre, & peindre la Naiſſance de Vénus au bruit de l'émeute. Le poëte qui a plongé ſi réſolûment dans les miſères des infimes, qui a compati à leur perverſité comme à leur détreſſe (Le Vin de l'aſſaſſin, Les deux Crépuſcules),

& tiré de leurs douleurs & de leurs joies, de leurs déſeſpoirs, des chants ſi éloquents de pitié mélancolique, celui là, certes, était un poëte humain. Baudelaire était en poéſie ce que j'ai déjà dit qu'il était en critique, un artiſte doublé d'un philoſophe.

La religion de la forme n'ôtait rien en lui à la vivacité des impreſſions, ni à l'ardeur de la ſympathie. C'était une âme exquiſe & mobile : & ſous le romantique amoureux de l'éclat & du relief, on retrouvait quelque choſe de l'homme ſenſible du dix-huitième ſiècle. En vertu de la tradition déjà ſignalée, de l'influence tranſmiſe de Rouſſeau & de Diderot, Baudelaire aimait la Révolution ; plutôt il eſt vrai, d'un amour d'artiſte que d'un amour de citoyen. Ce qu'il en aimait, ce n'était pas les doctrines, qui, au contraire, choquaient en lui un certain ſens ſupérieur de myſticiſme ariſtocratique ; c'était l'enthouſiaſme, la fervente énergie qui bouillonnaient dans toutes les têtes & emphatiſaient les écrits & les œuvres de toutes ſortes. Le premier, je l'ai dit, du moins longtemps avant que la vogue y fût revenue, il s'était paſſionné pour l'art révolutionnaire. Tout lui en plaiſait, non-ſeulement les œuvres des maîtres, grands & petits, que j'ai nommés plus haut, mais même les ſcènes épiſodiques, les deſſins de coſtume & les gravures de modes. Il me diſait un jour : — « Toutes les fois que je vois ſur un théâtre un acteur coſtumé en incroyable & coiffé de cadenettes, je l'envie & je tâche de me figurer que c'eſt moi. » Lui, ſi précis & ſi net dans ſes vers, il ne déteſtait pas l'emphaſe & la période dans les vers ni dans la proſe ; nouvel exemple de cette inconſéquence qui nous fait aimer chez les autres les vertus que nous ne voudrions pas pratiquer nous-mêmes. Il fallait l'entendre déclamer, les bras étendus, les yeux brillants de plaiſir, certaines phraſes pompeuſes de Chateaubriand : « — Jeune, je

cultivai les muſes, &c., » ou de certaines ſtrophes redondantes de Marie Chénier :

Camille n'eſt plus dans vos murs,
Et les Gaulois ſont à vos portes !...

C'eſt ce qu'il appelle dans ſes notes le ton « éternel et coſmopolite », le ſtyle-René, le ſtyle-Alphonſe Rabbe, &c., &c.

On retrouve la trace de l'émotion que lui cauſa la révolution de Février dans deux ou trois articles du temps et dans la préface qu'il écrivit pour l'édition illuſtrée des chanſons de Pierre Dupont (1851).

Je la retrouve ſurtout dans ſes notes écrites plus tard, à loiſir, & où il juge lui-même ſes impreſſions :

— Mon ivreſſe en 1848. De quelle nature était cette ivreſſe ? — Goût de la vengeance ; plaiſir naturel de la démolition.

— Ivreſſe littéraire ; ſouvenir des lectures.

Ailleurs :

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque choſe qui tient de l'infidélité & du déménagement. Cela ſuffit à expliquer la Révolution françaiſe.

— 1848 ne fut charmant que parce que chacun y faiſait des utopies comme des châteaux en Eſpagne.

Et plus loin il ajoute, comme pour atteſter ce que j'ai dit plus haut de la nature de ſon penchant pour la Révolution :

— Robeſpierre n'eſt eſtimable que parce qu'il a fait quelques belles phraſes.

En tout, en religion comme en politique, Baudelaire était ſouverainement indépendant, d'autant plus indépendant qu'il dépendait uniquement de ſes nerfs, capable de crier : écraſons l'infâme ! devant les ſingeries de la dévotion à la mode, & le lendemain d'exalter les jéſuites, ſi quelque Prud'homme de la démocratie l'ennuyait de ſes déclamations banales. Ce qui faisait ſon indépendance, c'eſt ce qu'il a appelé « la puiſſance de l'idée fixe. » Rien ne protége la vie contre les engagements des partis mieux que la tyrannie d'une pensée conſtante & d'un but unique. Le but pour Baudelaire, c'était le Beau ; ſa seule ambition était la gloire littéraire. On échappe ainſi aux préjugés & aux illuſions impoſées par la ſolidarité : on voit les torts des uns & des autres ; on n'eſt dupe d'aucun côté. Et c'eſt ainsi que l'on peut dire que pour les eſprits élevés la ſageſſe eſt faite de contradictions.

Je n'ai pas, écrivait Baudelaire, de conviction, comme l'entendent les gens de mon ſiècle. Il n'y a pas en moi de baſe pour une conviction parce que je n'ai pas d'ambition — Les brigands ſont convaincus — de quoi ? — qu'il leur faut réuſſir. Auſſi réuſſiſſent-ils. — Pourquoi réuſſirais-je là où je n'ai pas même envie d'eſſayer ?

J'ai cependant quelques convictions dans un ſens plus élevé & qui ne peut être compris par les gens de ce temps-ci.

Quoi de plus abſurde que le Progrès puiſque l'homme, comme cela eſt prouvé par le fait journalier, eſt toujours ſemblable & égal à l'homme, c'eſt-à-dire toujours à l'état ſauvage ? Qu'eſt-ce que les périls de la forêt & de la prairie auprès des chocs & des conflits quotidiens de la civiliſation ? Que l'homme enlace ſa dupe ſur le boulevard, ou perce sa proie dans des forêts incon-

nues, n'eſt-il pas l'homme éternel, c'eſt-à-dire l'animal de proie le plus parfait ?

Je comprends qu'on déſerte une cause pour ſavoir ce qu'on éprouvera à en ſervir un autre. — Il ſerait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.

Et enfin comme conclusion :

— Le poëte n'eſt d'aucun parti : autrement il ſerait un homme comme les autres.

Pendant cette grève littéraire de 1848 & des années ſuivantes, Baudelaire, naturellement, produiſit peu. Il vivait retiré à l'extrémité de Paris. On le rencontrait, m'a-t-on dit, ſur les boulevards extérieurs, vêtu tantôt d'une vareuſe & tantôt d'une blouſe ; mais auſſi irréprochable, auſſi correct dans cette tenue démocratique que ſous l'habit noir des jours proſpères. Tout ce que j'ai pu ſavoir de ſa vie à cette époque, c'eſt qu'il fut un jour envoyé à Dijon pour diriger un journal gouvernemental, dont il fit, dès le ſecond numéro, un journal d'oppoſition. De ce ſéjour à Dijon il lui était reſté un ſouvenir amer ; & il ne prononçait jamais le nom de cette ville qu'en ſerrant les dents.

Je ne le rejoignis qu'en 1850, où une circonſtance inſignifiante nous remit en quête l'un de l'autre. C'eſt alors qu'il me montra chez lui, dans un logement proche du boulevard Poiſſonnière, le manuſcrit de ſes poéſies magnifiquement copié par un calligraphe, & qui formait deux volumes in-4 cartonnés & dorés. C'eſt ce manuſcrit qui a ſervi pour l'impreſſion des Fleurs du Mal.

IV

Vers ce temps-là auſſi, une curioſité nouvelle s'empara de l'eſprit de Baudelaire & remplit ſa vie. On devine que je veux parler d'Edgar Poë, qui lui fut révélé par les traductions de M Adèle Meunier, publiées en feuilletons dans les journaux. Dès les premières lectures il s'enflamma d'admiration pour ce génie inconnu qui affinait au ſien par tant de rapports. J'ai peu vu de poſſeſſions auſſi complètes, auſſi rapides, auſſi abſolues. À tout venant, où qu'il ſe trouvât, dans la rue, au café, dans une imprimerie, le matin, le ſoir, il allait demandant : — Connaiſſez-vous Edgar Poë ? Et, ſelon la réponſe, il épanchait ſon enthouſiaſme, ou preſſait de queſtions ſon auditeur.

Un ſoir, fatigué d'entendre ce nom nouveau revenir ſans ceſſe dans nos converſations & tourbillonner à mes oreilles comme un hanneton exaſpéré, je dis à mon tour : — Qu'eſt-ce qu'Edgar Poë ?

En réponſe à cette ſommation directe, Baudelaire me raconta, ou plutôt me récita le conte du Chat noir, qu'il poſſédait comme une leçon appriſe, & qui, dans cette traduction improviſée, me fit une vive impreſſion.

Dès lors, Baudelaire ne ceſſa plus de s'occuper d'Edgar Poë. Il ne fit plus une démarche, plus un pas dans un autre ſens. Quiconque, à tort ou à raiſon, était réputé informé de la littérature anglaiſe & américaine, était par lui mis littéralement à la queſtion. Il accablait les libraires étrangers de commiſſions & d'informations ſur les diverſes éditions des œuvres de ſon auteur, dont quelques-uns n'avaient jamais entendu parler. J'ai été plus d'une fois témoin de ſes colères, lorſque l'un d'eux lui avouait ne

connaître ni l'auteur ni l'ouvrage, ou lui répétait une fauſſe indication. Comment pouvait-on vivre ſans connaître par le menu Poë, ſa vie & ſes œuvres ?

Je l'accompagnai un jour à un hôtel du boulevard des Capucines, où on lui avait ſignalé l'arrivée d'un homme de lettres américain qui devait avoir connu Poë. Nous le trouvâmes en caleçon et en chemiſe, au milieu d'une flottille de chauſſures de toutes sortes qu'il eſſayait avec l'aſſiſtance d'un cordonnier. Mais Baudelaire ne lui fit pas grâce : il fallut, bon gré mal gré, qu'il ſubît l'interrogatoire, entre une paire de bottines et une paire d'eſcarpins. L'opinion de notre hôte ne fut pas favorable à l'auteur du Chat noir. Je me rappelle notamment qu'il nous dit que M. Poë était un eſprit bizarre et dont la converſation n'était pas du tout conſéquioutive. Sur l'eſcalier, Baudelaire me dit en enfonçant ſon chapeau avec violence : — « Ce n'est qu'un yankee ! »

Au bout de quelques jours, je fus au courant de ſes griefs contre M. Rufus Grifwold, le détracteur de Poë, & de ſes ſympathies pour Willis & pour M Cleems, son apologiſte & ſon ange gardien. Il ne permettait pas qu'aucun de ſes amis ignorât la moindre circonſtance de la biographie de ſon héros, & ſe fâchait ſi on ne ſaiſiſſait pas du premier coup une intention comique, une alluſion, une fineſſe. Au reſte, le premier venu lui ſuffiſait. Il était, comme tous les écrivains qui ont pour habitude de cauſer leurs ſujets & de les uſer dans la converſation, peu difficile en fait d'auditoire. Un garçon de café, pourvu qu'il ſût parler anglais, lui ſervait de prétexte à diſcuter le ſens d'un mot, d'une expreſſion proverbiale, d'un terme d'argot. Il prit longtemps pour conſeil un tavernier anglais de la rue de Rivoli, chez lequel il allait boire le

wiſky & lire le Punch, en compagnie des grooms du faubourg Saint-Honoré.

Ce qui ôte tout ridicule à cette manière de procéder, c'eſt le réſultat. En allant ainſi de l'un à l'autre, du littérateur à l'épicier, Baudelaire ſavait ce qu'il faiſait. Il entretenait ſon eſprit par la contradiction dans une gymnaſtique perpétuelle. De ſon voyage aux Indes il avait rapporté une connaiſſance très-ſuffiſante de la langue anglaiſe. Mais pour traduire un auteur auſſi ſubtil que Poë, & auſſi moderne, il fallait ſavoir plus que l'anglais littéraire. Son ironie froide, impaſſible, ſe diſtille en demi-ſens, en équivoques, en jeux de mots, alluſions à de petits faits journaliers, & à des plaiſanteries courantes qu'un domeſtique ou un petit négociant étaient plus capables de ſaiſir & d'expliquer qu'un académicien.

Alors qu'il publiait dans le Moniteur les Aventures de Gordon Pym, troiſième volume de sa traduction (1858), il courait les tavernes & les tables d'hôte pour découvrir un marin anglais qui pût lui donner le ſens exact des termes de navigation, de manœuvre, &c. Un jour, le voyant ſe creuſer la tête à propos d'un détail d'orientation, j'eus le malheur de le plaiſanter ſur sa rigueur d'exactitude.

— Eh bien ? me dit-il en relevant la tête, et les gens qui liſent en ſuivant sur la carte !

Je ſens encore ſon regard chargé de mépris et de fureur, & qui voulait dire : Vous ne comprenez donc pas que toute choſe que j'écris doit être irréprochable, & que je ne dois pas plus donner priſe à la cenſure d'un matelot qu'à la critique d'un littérateur ?

J’avoue que je ne pus m’empêcher de rire ce jour-là en imaginant un abonné du Moniteur liſant son journal le doigt ſur un atlas.

Et pourtant j’avais tort, & Baudelaire avait raiſon. Ce n’eſt que par ce ſoin ſcrupuleux, minutieux, opiniâtre, qu’on arrive à donner aux œuvres une valeur définitive. C’est grâce à cette application continuelle que la traduction d’Edgar Poë a obtenu le ſuccès ſuprême auquel peut prétendre un travail de ce genre, de naturaliſer un auteur dans une littérature étrangère, avec l’approbation de ſes nationaux. Cette traduction fit en effet beaucoup d’honneur à Baudelaire en Angleterre, & il en recueillit de grands avantages lors de la publication de ſon recueil de poéſies. Dans un article du Spectator, qui contient une très-lucide & très-élogieuse appréciation des Fleurs du mal, Baudelaire eſt préſenté au public anglais comme déjà recommandable pour ſes « admirables » traductions & pour ſes judicieuses critiques des écrivains américains & anglais. Tout récemment encore, le rédacteur d’une Revue de Londres, examinant les dernières productions de la poéſie anglaiſe, reconnaiſſait Baudelaire comme un chef d’école dont l’influence s’était fait ſentir même en dehors de ſon pays.

Dans ce travail conſidérable, puiſque l’ouvrage entier comprend cinq volumes de texte compacte, Baudelaire a donné la meſure de ſa puiſſance d’application & de ſa pénétration d’eſprit ; il a auſſi livré ſa méthode. J’ai déjà ſignalé ailleurs, en parlant de Gérard de Nerval, l’habitude ſyſtématique chez de certains écrivains, de colporter leurs ſujets, de les cauſer, de les cuire, ſi je puis ainſi parler, à tous les fours, en les ſoumettant au jugement des grands & des petits, des lettrés & des naïfs. Cette méthode était auſſi celle de Baudelaire ; & c’eſt ce qui explique à la fois le

petit nombre & l'excellence de ſes ouvrages. Baudelaire travaillait en dandy. Nul ne fut moins beſogneur que lui. S'il aimait le travail, comme art, il avait en horreur le travail-fonction. J'ai entendu des gens qui l'avaient mal connu, ou qui l'avaient connu trop tard, s'étonner que, « avec un ſi grand talent », Baudelaire ne gagnât pas beaucoup d'argent. C'était le méconnaître abſolument. Quoiqu'il ait longtemps manifeſté la prétention & même la conviction de s'enrichir par ſon travail, Baudelaire était trop délicat & trop respectueux de lui-même pour devenir jamais un money-making author. Plus que personne il avait parlé dans sa jeuneſſe des quinze cents francs qu'il lui fallait à la fin de la ſemaine & qu'il ne doutait pas de gagner en trois jours, & d'autres tours de force de rapidité. C'était là, ſi l'on veut, de la forfanterie juvénile ; c'était mieux encore, un moyen de ſe ſtimuler & d'affirmer ſa confiance en ſoi-même. Plus tard, à l'âge où l'on juge poſitivement de ſes forces & de ſon génie, il en était venu à des conjectures moins fantaſtiques. La deſtinée qu'il se prédiſait était celle d'un M. *** produiſant peu & ſe faiſant payer très-cher. La vérité eſt que Baudelaire travaillait lentement & inégalement, repaſſant vingt fois ſur les mêmes endroits, ſe querellant lui-même pendant des heures ſur un mot, &. s'arrêtant au milieu d'une page pour aller, comme je l'ai dit, cuire ſa penſée au four de la flânerie & de la converſation. Il y avait là quelque choſe d'analogue au phénomène de la machine à prier des prêtres japonais, qui attachent une prière écrite à une roue mécanique, & s'en vont ſe promener dans la campagne pendant que la machine fonctionne pour eux & adreſſe leurs vœux & leurs témoignages d'amour à la divinité. Baudelaire, ami du myſtère, croyait peut-être à un phénomène ſemblable dans les opérations de l'eſprit. Peut-être ſupposait-il que le mécaniſme cérébral peut quelquefois fonctionner utile-

ment hors du concours de la volonté. Il pouvait appuyer cette opinion de certains phénomènes du ſommeil, d'exemples ſouvent cités de ſavants, d'orateurs qui ont trouvé ou reçu comme par magie, en s'éveillant, la ſolution de difficultés qui les avaient arrêtés le ſoir précédent. En ſomme, la flânerie (lenteur, inégalité) était pour lui une condition de perfection & une néceſſité de nature. Il le prouva ſurtout par la manière dont fut conduite cette traduction de Poë, qu'il prépara pendant quatre ans avant de commencer le manuſcrit. Ces quatre années, il les employa à conſulter, à s'enquérir, à ſe perfectionner dans la connaiſſance de la langue anglaiſe & à entrer dans une communication de plus en plus intime avec ſon auteur.

La première geſtation ſérieuse fut l'étude sur Edgar Allan Poë, ſa vie & ſes œuvres, publiée dans la Revue de Paris, & qui, refondue & remaniée d'après de nouveaux renſeignements, a ſervi de préface aux deux ſéries des Hiſtoires extraordinaires. Mais c'eſt en 1855 que la traduction des Contes parut & ſe poursuivit régulièrement dans le Pays. Cette année-là, Baudelaire réſolut le dur problème d'écrire un feuilleton par jour. Le feuilleton, il eſt vrai, n'avait que ſix colonnes, les deux premières pages du Pays étant conſacrées aux romans originaux, et la troiſième ſeulement aux traductions, variétés, &c. La tâche, cependant, n'en était pas moins dure, ſi l'on ſonge à la différence d'une traduction parlée ou rêvée, & d'une traduction écrite, & auſſi à la ponctualité exigée par le journal. Baudelaire ſoutint vaillamment la gageure qu'il avait faite avec lui-même. Pour s'épargner le temps d'ouvrir ſa porte, ou l'ennui des malentendus, il laiſſait la clef dans la ſerrure, & recevait tout en travaillant les viſites de gens quelquefois très-importuns & très-indiſcrets, qu'il ne ſe donnait même pas la peine de congédier, & qui ne ſe retiraient que vaincus par ſon ſi-

lence & ſa distraction, ou agacés par le bruit de la plume courant ſur le papier. Souvent en l'allant voir le ſoir, un peu tard, j'ai trouvé endormi dans un coin le garçon d'imprimerie chargé de rapporter, ſoit la copie, ſoit les épreuves que Baudelaire lui faiſait quelquefois attendre longtemps.

Ce texte imprimé ſervit de première épreuve pour le livre. Chaque colonne de feuilleton, proprement découpée, fut collée au milieu d'une grande feuille de papier biſtré dont les marges ſe couvrirent de corrections. Le manuſcrit ainsi préparé, ſerré dans un monumental carton vert, louvoya longtemps dans Paris, faiſant eſcale à toutes les librairies, chez Lecou, chez Hachette, &c., & prit terre définitivement rue Vivienne, chez Michel Lévy. Encore, de tirage en tirage, ſubit-il bien des modifications contre leſquelles proteſtait l'éditeur, mais que l'auteur accompliſſait religieuſement ſous le feu des réclamations.

Comme, en général, tous les poëtes que la rigueur de la proſodie rend attentifs à la moindre altération, Baudelaire mettait un ſoin exceſſif à la correction des épreuves. Une faute d'impreſſion le faiſait bondir & troublait ſon ſommeil. Toute épreuve imparfaite était renvoyée à l'imprimerie raturée, ſoulignée & chargée à la marge d'admoneſtations impératives, d'objurgations verbeuſes tracées d'une main furibonde & accentuées de points d'exclamation. Il retenait par cœur les noms des ouvriers inſcrits en tête des feuillets de copie par les metteurs en page, & les invectivait avec colère dans ſa chambre toutes les fois qu'il était mécontent de leur travail. Dans les imprimeries où l'on emploie des femmes à la compoſition, Baudelaire avait particulièrement à ſouffrir de la légèreté & de l'ignorance de ces équipes femelles. Ces noms de filles & de femmes mêlés à ſes imprécations faiſaient l'effet le plus

comique. « — Ah ! cette Anna ! — Ah ! cette Urſule ! — Je reconnais bien là cette infâme Hortenſe ! — Cette s… Pulchérie n'en fait jamais d'autres ! » &c., &c. Pendant l'impreſſion du ſecond volume des Histoires extraordinaires, il alla ſe loger pendant un mois à Corbeil, pour être à portée de l'imprimerie Creté où ſe composait le livre, & dont les ouvriers ont dû garder le ſouvenir de ce ſéjour.

En ſomme, ces minuties, cette fureur de remaniement dont gémiſſaient les éditeurs, ont profité au livre en lui donnant ce cachet de perfection qui aſſure la durée.

Nous n'avons pas à apprécier ici les mérites de la traduction de Charles Baudelaire, déſormais claſſique & indétrônable. L'auteur a réſolu le problème d'être libre & brillant comme l'inſpiration, malgré les gênes innombrables de cette tranſpoſition d'une langue dans une autre, & d'être gracieux en danſant, comme diſait Balzac, avec les fers aux pieds.

Pour moi, en liſant cette proſe ſi claire, ſi ſouple, ſi agile, j'ai peine à me persuader que Poë n'ait pas profité en quelque choſe à une telle interprétation ; de même qu'on a dit autrefois que Hoffmann avait bénéficié du ſtyle élégant de son traducteur, M. Loèwe Weimars. Pour arriver à un tel réſultat, il fallait, outre un talent ſupérieur, une rare énergie de ſympathie ; & cette ſympathie, on la retrouve vive & palpitante à chaque page de la traduction de Charles Baudelaire. Quel dévouement à ſon auteur ! Quel éloquent plaidoyer pour le génie malheureux, méconnu, mépriſé même, que ces deux préfaces intitulées : Edgar Poë, ſa Vie & ſes Œuvres, & Notes nouvelles ſur Edgar Poë ! Baudelaire s'était identifié avec ſon modèle au point d'épouſer toutes vives ſes amitiés & ſes haines. Et jamais, certainement, Poë lui-même n'eût été

plus âpre envers ſes ennemis & ſes détracteurs, plus tendre envers M Cleems, ſa bienfaitrice, & M Francy Osgood, ſon amie, que ne l'eſt ſon traducteur dans cette véhémente oratio pro poëta.

En naturaliſant Edgar Poë près des lecteurs français, Baudelaire, comme l'a dit un critique-poëte, a ajouté une note au clavier de nos admirations — & de nos jouiſſances.

V

Cependant les poéſies, l'œuvre principale de Baudelaire, reſtaient inédites, au moins comme livre, car de nombreux extraits en avaient déjà paru dans les journaux & dans les revues. La publication en avait été ſouvent annoncée ſous des titres divers. D'abord ſur la couverture du Salon de 1846, ſous le titre des Lesbiennes. Au même endroit ſe trouve annoncé le Catéchiſme de la Femme aimée, livre qui n'a jamais été fait, & dont il n'a paru qu'un échantillon dans le Corſaire-Satan. En un journal d'éducation, le Magaſin des Familles, publia deux pièces : le Châtiment de l'Orgueil & le Vin des honnêtes gens, avec cette annonce : — Ces deux morceaux inédits ſont tirés d'un livre intitulé les Limbes, qui paraîtra très-prochainement, & qui eſt deſtiné à repréſenter les agitations & les mélancolies de la jeuneſſe moderne.

Le titre de Fleurs du Mal, qui fut donné à Baudelaire par un ami, a été pris pour la première fois en tête d'un long extrait publié dans la Revue des Deux-Mondes, & accompagné d'une note prudente & timorée qui reſſemblait à un déſaveu ou à une excuſe, & que Baudelaire garda longtemps ſur le cœur.

Voici cette note qu'on peut être curieux de relire aujourd'hui :

« En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer une fois de plus combien l'eſprit qui nous anime eſt favorable aux eſſais, aux tentatives dans les ſens les plus divers. Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'eſt l'expanſion vive & curieuſe, même dans ſa violence, de quelques défaillances, de quelques douleurs morales que, ſans les partager, ni les diſcuter, on doit tenir à connaître, comme un des ſignes de notre temps. Il nous ſemble d'ailleurs qu'il eſt des cas où la publicité n'eſt pas ſeulement un encouragement ; où elle peut avoir l'influence d'un conſeil utile, & appeler le vrai talent à ſe dégager, à ſe fortifier, en élargiſſant ſes voies, en étendant ſon horizon. »

Ainſi donc, en publiant les vers de Baudelaire, la Revue des Deux-Mondes ſe flattait de travailler à ſon amendement & peut-être à ſa pénitence. Elle eſpérait l'amener à correction, en lui faiſant peur de ſa propre image dans le miroir de ſes pages. Quand donc les directeurs de Revue guériront-ils de cette illuſion d'être des directeurs d'âmes & des profeſſeurs de littérature ? Et que penſer encore de cette prétention de montrer un encouragement dans la publicité d'une Revue ? Qui donc, aujourd'hui qu'il n'eſt plus, peut paſſer pour avoir le plus honoré l'autre, de la Revue des Deux-Mondes en publiant les vers de Baudelaire, ou de Baudelaire en donnant ſes vers à la Revue des Deux-Mondes ?

En 1857, un de nos amis ſe fit éditeur. Auguſte P. Malaſſis, élève de l'École des Chartes en 1848, s'était mêlé au monde de la littérature & des journaux, & y avait noué connaiſſance avec quelques-uns des écrivains de ſon âge : Chennevières, Champfleury, Nadar, & particulièrement avec Baudelaire. La mort de ſon père, imprimeur à Alençon, lui fit quitter Paris pour aller

prendre la direction des ateliers paternels, vieille maiſon quatre fois ſéculaire, & qui peut montrer des brevets ſignés de Marguerite de Valois. Au bout de deux ans, Malaſſis, eſprit très-actif, commença à trouver trop de loiſirs dans la vie de province. Ses preſſes, uniquement occupées par le journal du département & par les impreſſions de la préfecture, chômaient ſix mois de l'année. Il eut l'idée d'employer la morte-ſaiſon à l'impreſſion d'ouvrages de son choix, anciens & modernes, où il pût mettre plus de goût & d'intérêt que n'en comporte la compoſition d'un journal de province & d'actes adminiſtratifs.

Son coup d'eſſai, ſon proſpectus fut cette charmante édition des Odes funambuleſques, — je parle, bien entendu, de l'édition anonyme de 1857, — que les catalogues cotent actuellement au quadruple du prix d'origine, & où l'éditeur ſut mettre l'élégance typographique en parfait accord avec le talent du poëte.

En ce temps-là, on s'en ſouvient, après le hideux carnaval de la librairie à quatre ſous, à deux ſous, à un franc, un réveil de l'art typographique s'organiſait dans les provinces. Perrin à Lyon, Herriſſey à Évreux, d'autres encore à Lille & à Straſbourg, publiaient des livres confectionnés avec un goût un peu pédant peut-être, exceſſif comme toutes les réactions, mais que les amateurs adoptaient & s'habituaient à payer cher. Malaſſis ſe plaça à côté d'eux. Sans tomber dans les excès de l'archaïſme & de la typographie calligraphique, il fabriqua pour trois francs, pour quatre francs, pour deux francs, de jolis volumes, solidement imprimés ſur bon papier, avec titres en rouge & ornés de fleurons, d'initiales & de culs-de-lampe d'un bon choix. Plus tard, il y joignit des frontiſpices gravés par Braquemond, qui peut dater de ces premières relations avec Malaſſis cette réſurrection de l'eau-

forte, dont il a été le promoteur & dont il a recueilli la gloire. Ces petits livres ont fait leur chemin vers les bibliothèques ſoignées. Il y a aujourd'hui des collectionneurs d'éditions-Malaſſis, qui perdent le ſommeil pour une plaquette qui leur manque. C'eſt aller bien loin dans le dilettantiſme ; mais, extravagance à part, on peut dire que ces éditions, ſagement & honnêtement conditionnées, étaient bien ſelon le goût & le beſoin du temps où elles parurent, ſuffiſamment jolies & pas trop chères. On doit regretter auſſi que l'éditeur n'ait pas su allier au ſentiment de l'art qu'il avait à un haut degré, un peu de cet eſprit poſitif du négociant qui aſſure la durée des entrepriſes. Il faut le regretter pour ſa propre fortune & auſſi pour les auteurs dont il avait formé ſa clientèle, & qui n'oublieront jamais l'eſſor que pendant un moment il a donné à leurs travaux. Eſprit très-lettré & érudit, Aug. Malaſſis aimait la littérature & s'y connaiſſait (pour ſon malheur, diront quelques-uns ; pour ſon honneur, dis-je). On en peut juger par le catalogue de ſes éditions & par la place qui y eſt donnée, à la forme ſuprême & par excellence, à la pure eſſence des littératures, à la poéſie. En ſix ans, de 1857 à 1862, il a publié : — Les Odes funambuleſques, les poéſies complètes de Théodore de Banville, & les poéſies complètes de Leconte de Liſle ; les Poéſies barbares, du même ; deux éditions des Fleurs du Mal ; les Émaux & Camées de Théophile Gautier ; les poéſies complètes de Sainte-Beuve ; les Améthystes de Th. de Banville, & vingt autres recueils de poéſies de différents auteurs anciens & modernes ; auxquels s'adjoignent les Portraits du xviii ſiècle de Charles Monſelet ; les Contes & les Lettres ſatiriques & critiques d'Hippolyte Babou ; la vie d'Honoré de Balzac de Théophile Gautier ; les Paradis artificiels de Charles Baudelaire ; les Eſſais ſur l'Époque actuelle d'Émile Montégut ; les Eſquiſſes pariſiennes & la Mer de Nice de Théodore de Banville ; les

romans illuſtrés de Champfleury ; une ſuite de mémoires & de documents ſur la Révolution françaiſe ; une Histoire de la preſſe en huit volumes, &c., &c. Malaſſis ſerait peut-être riche aujourd'hui s'il avait profité des prix élevés qu'ont acquis ſes éditions depuis qu'il a ceſſé d'être libraire.

Les Fleurs du Mal ont été publiées au commencement de l'été de 1857. Je retrouve parmi des notes de cette année des épreuves corrigées avec la ponctualité & la véhémence que Baudelaire apportait à cette opération. Malaſſis a conſervé tout un doſſier de ces épreuves, avec la correſpondance à laquelle elles ont donné lieu, & qui serait curieuſe à conſulter aujourd'hui. On y verrait quelle importance Baudelaire attachait à l'exécution de ſes œuvres ; importance proportionnelle aux ſoins qu'elles lui avaient coûté. Les Fleurs du Mal furent reçues dans le public lettré & artiſte comme un livre attendu & dont les fragments déjà parus dans les journaux avaient excité une vive curioſité.

En parlant de ce livre, j'éviterais vainement un souvenir qui s'y attache indiſſolublement, celui du procès & de la condamnation qu'il a encourus. Ce procès cauſa à Baudelaire un étonnement naïf. Il ne pouvait comprendre, ainſi qu'il l'a écrit plus tard, qu'un ouvrage d'une ſi haute ſpiritualité pût être l'objet d'une pourſuite judiciaire. Il ſe ſentit bleſſé dans ſa dignité de poëte, d'écrivain reſpectueux de ſon art & de lui-même par cette accuſation, dont les termes le confondaient avec qui, grands dieux ! avec les miſérables agents du vice & de la débauche, avec des orduriers, des cyniques, avec des propagateurs d'infamies ; car la loi n'a qu'un même mot pour caractériſer les licences de l'art, les vertueuſes indignations du poëte, & les méfaits de la crapule éhontée & débordée. Tout cela s'appelle indiſtinctement : atten-

tats aux mœurs ! Oui, ſi Juvénal & Dante lui-même revenaient au monde, & Michel-Ange, & Titien, ils iraient s'aſſeoir ſur les mêmes bancs où comparaiſſent les profanateurs de la jeuneſſe & les colporteurs d'eſtampes licencieuſes.

En ſortant de cette audience, je demandai à Baudelaire étourdi de ſa condamnation : — Vous vous attendiez à être acquitté ?

— Acquitté ! me dit-il, j'attendais qu'on me ferait réparation d'honneur !

Pour lui, ce procès ne fut jamais qu'un malentendu. Et nous-même, ſans manquer au reſpect dû à la magiſtrature & à ſes arrêts, ne pourrions-nous exprimer notre étonnement de cette aſſimilation d'un excès de littérature à une violence beſtiale, d'une fantaiſie artiſtique à un trafic clandeſtin ? Dans un tel procès, ne ſemble-t-il pas que le premier devoir du tribunal dût être de ſe récuſer & d'en référer à un mieux inſtruit ? Quoi ! dans un débat commercial, à propos d'une conteſtation de prix, ou de ſalaire, l'expertiſe ſerait de droit ; & on ne l'invoquerait pas pour un délit relevant d'un art dont les juges ignorent les éléments ? Une ſtatue eſt apportée devant le tribunal : elle eſt nue ; & dans nos climats la nudité eſt conſidérée comme indécente & coupable. Auſſi les juges condamnent ou vont-ils condamner. Vient un artiſte qui leur démontre que la ſtatue eſt un chef-d'œuvre ; qu'elle fait honneur au temps & au pays, & que ſa place eſt dans un muſée public, pour ſervir de modèle & d'enſeignement à la jeuneſſe ; & la ſtatue, tout à l'heure réprouvée, eſt portée au Louvre, & ſon auteur récompenſé & honoré. Que pourrait penſer un tribunal de la Vénus couchée ou de la Danaë du Titien ? Que dirait-il de la Léda de Michel-Ange, de l'Antiope de Corrége, des Néréïdes de Rubens, de

l'Andromède de Puget ? La loi à la main, il les déclarerait déſhonnêtes & puniſſables.

De même, dans un poëme, le magiſtrat eſt frappé d'un mot cru qui le bleſſe ; il eſt saiſi d'une expreſſion forte qui fait image à ſon esprit ; & il condamne. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il entend un infortuné s'écrier : — Dieu n'exiſte pas ! Et il conclut que l'auteur eſt un impie. Où eſt le poëte-expert qui lui dira que ce cri n'eſt là que pour exprimer le délire d'un malheureux au déſeſpoir ; que telle image eſt admirable, que tel mot choquant eſt bien en ſa place ? qui lui expliquera ce que c'eſt que le relief & la couleur dans la phraſe poétique, ce que c'eſt que les priviléges & les droits de l'art ; comment il importe à la dignité & à la logique des langues que de certaines propriétés, bannies par décence du langage uſuel, soient maintenues & conſervées dans le diſcours écrit, &c., &c., &c. ?

Pour Baudelaire, l'expertiſe était toute faite. Les meilleures plumes, les eſprits les plus graves avaient déjà plaidé pour lui. — « Nous le laiſſons sous la caution du Dante ! » avait dit Édouard Thierry en finiſſant son admirable feuilleton du Moniteur univerſel. D'autres articles, dont le procès commencé ſuſpendit la publication, celui, entre autres, de Barbey d'Aurevilly dans le Pays, avaient révélé, en le développant, le vrai ſens du livre & caractériſé le génie du poëte. Ajoutons, pour l'exemple, que M. Paulin Limayrac, alors chargé de la critique littéraire au Conſtitutionnel, avait écrit, comme ab irato, un manifeſte, où, tout en rendant juſtice au talent, il proteſtait contre les tendances du livre. Mais en apprenant que les Fleurs du Mal étaient pourſuivies, M. Limayrac s'était ſouvenu qu'il avait été auteur & poëte, &, très-noblement, avait retiré ſon article.

Baudelaire ne fut pas défendu. Son avocat, homme de talent d'ailleurs, très-intelligent & très-dévoué, s'épuiſa dans la diſcuſſion des mots incriminés, de leur valeur, de leur portée. C'était s'égarer. Sur ce terrain, qui était celui de l'accuſation, on devait être battu. Pour vaincre, il fallait, ce me ſemble, tranſporter la défenſe dans des régions plus élevées. C'était le cas peut-être, ſi l'on me paſſe cette comparaiſon ambitieuſe, de ſe ſouvenir du plaidoyer d'Hypérides, & d'enlever la bienveillance des juges en leur montrant au grand jour la beauté de l'œuvre accuſée.

« Qui donc, aurais-je dit d'abord, eſt cet homme que voici devant vous ? Eſt-ce un de ces écrivains ſans conſcience & ſans vergogne, vivant au jour le jour & ſervant le public au gré de ſa fantaiſie & de ſon indiſcrétion ? Eſt-ce un étourdi ſe jetant dans le ſcandale par amour de la publicité ? un impatient de l'obſcurité cherchant le ſuccès aux dépens de l'honneur & de la dignité ? Non ; c'eſt un homme mûri par l'étude & la méditation. Son nom ne ſe lit qu'en bon endroit ; ſes ambitions ſont nobles ; ſes amitiés ſont illuſtres. Ce n'eſt ni un pamphlétaire, ni un journaliſte, ni un feuilletonnier ; c'eſt un littérateur, & un littérateur dans la plus noble acception du mot, un poëte.

Mais, avant tout, c'eſt un homme du meilleur monde. Le deuil qu'il porte, c'eſt celui de ſon beau-père, un officier général qui fut deux fois ambaſſadeur. Son père, profeſſeur émérite, eſprit lettré & artiſte, était l'ami de tout ce qu'il y avait de diſtingué en ſon temps dans les lettres & dans les arts, & avait rempli des fonctions élevées de l'ordre adminiſtratif. Ses antécédents ? C'eſt d'abord deux livres d'art, deux traités d'eſthétique, dont l'un, le ſecond, paſſe, au ſentiment des meilleurs juges, pour un véritable catéchiſme de peinture moderne. C'eſt enſuite une traduction la-

borieuſe & méritoire des œuvres du plus étrange & du plus étonnant génie du Nouveau-Monde, travail admirable, unique peut-être, qui a conquis l'approbation des deux nations, & où l'interprète a peut-être dépaſſé l'original. Sur le mérite de cet ouvrage, je pourrais citer témoignages ſur témoignages ; j'en ai les mains pleines ; je n'en citerai qu'un ſeul, celui d'un journal anglais, qui dernièrement diſait qu'Edgar Poë était heureux d'avoir trouvé à ſon ſervice à la fois la ſcience d'un linguiſte & l'enthouſiaſme d'un poëte. Voilà par quels travaux mon client a préparé l'avénement de ce livre qu'on voudrait vous faire trouver coupable. Voilà les garants que nous avons de la nobleſſe de ſon eſprit & de ſon amour pour les belles études. »

Puis, paſſant au livre lui-même, j'aurais dit : — « À quoi bon éplucher un recueil de poëmes comme un pamphlet ou une brochure politique ? Sommes-nous compétents, d'ailleurs ? Avons-nous qualité pour décider de la valeur d'une œuvre dont les mérites nous échappent ? Qui ſait ſi un poëte émérite ne nous montrerait pas des beautés là où nous trouvons des délits ? Ce que je ſais, c'eſt que ce livre m'a ému, qu'il m'a tranſporté hors de moi-même dans des régions ſereines & lumineuſes où mon eſprit n'était jamais monté ; c'eſt que ces peintures, nettes & franches, cruelles même parfois, m'ont fait rougir des vices de mon temps, ſans me faire jamais déteſter les coupables, car une pitié profonde circule à travers ces pages indignées d'un ſatiriſte humain & charitable. »

Et là-deſſus j'aurais ouvert le livre ; & avec l'émotion du ſouvenir & de l'admiration reconnaiſſante, j'aurais récité, par exemple, les belles ſtances qui finiſſent la pièce intitulée : Bénédiction, &

qui font un hymne ſi éloquent à la ſouffrance & à la réſignation du poëte :

Vers le ciel où ſon œil voit un trône ſplendide,
Le poëte ſerein lève ſes bras pieux,
Et les vaſtes éclairs de ſon eſprit lucide
Lui dérobent l'aſpect des peuples furieux.
Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la ſouffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure & la plus pure eſſence
Qui prépare les forts aux ſaintes voluptés !
Je ſais que vous gardez une place au poëte
Dans les rangs bienheureux des ſaintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.
Je ſais que la douleur eſt la nobleſſe unique
Où ne mordront jamais la terre & les enfers ;
Et qu'il faut, pour treſſer ma couronne myſtique,
Impoſer tous les temps & tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Montés par votre main, ne pourraient pas ſuffire
À ce beau diadème éblouiſſant & clair.
Car il ne ſera fait que de pure lumière,
Puiſée au foyer ſaint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur ſplendeur entière,
Ne ſont que des miroirs obſcurcis & plaintifs.

J'aurais lu encore cet admirable ſonnet, l'Ennemi, qui eſt comme le teſtament même du poëte ; j'aurais lu ce final fulgurant

& tumultueux, — un final à la Beethowen — des Femmes damnées (deſcendez, deſcendez, lamentables victimes).

J'aurais lu ces pièces où palpite la ſympathie pour les infortunés & les humbles, l'Âme du Vin, la Mort des pauvres. Puis, poſant le livre, j'aurais dit : « — Eſt-ce aſſez beau ? Eſt-ce aſſez beau, M. le procureur impérial ? Et vous qui réclamez contre nous un « avertiſſement, » que ne pouvez-vous avertir tous les poëtes de l'empire d'avoir à nous donner ſouvent de pareils vers ! »

« Et prenez garde, aurais-je ajouté. Ce règne ſans doute eſt un grand règne. Il a l'éclat, il a la force ; il a l'ambition de toutes les gloires. Il en eſt une cependant qui juſqu'ici lui réſiſte, celle qui perpétue les autres & dore d'un rayon durable le règne d'un Louis XIV & le règne d'un François I. Celle-là, c'eſt le poëte qui la donne. Ne découragez donc pas les poëtes. Vous en tenez un ; gardez-vous de l'humilier. »

C'eſt ainſi que j'aurais parlé, fort de ma conſcience et aſſuré du conſentement de tous. Et ſi, par ces franches paroles, je n'avais pas emporté l'acquittement de mon client, j'aurais eu du moins la ſatiſfaction de le défendre ſur ſon terrain & ſans le faire deſcendre de ſon rang.

J'ai dit que Baudelaire n'avait pas été défendu : il l'a été cependant. Sa meilleure défenſe fut la contenance embarraſſée du miniſtère public. En apprenant le nom du magiſtrat diſtingué qui devait ſoutenir l'accuſation, les amis de Baudelaire avaient pris confiance. Le ſouvenir récent d'un procès fameux, où le jeune ſubſtitut s'était élevé très-haut, leur faiſait eſpérer qu'ayant affaire à un poëte, il ſe départirait des minuties de l'enquête & de la roi-

deur du réquiſitoire. On s'attendait à le voir planer & ſe maintenir à la hauteur d'un procès poétique. En l'entendant, il nous fallut rabattre un peu de cet eſpoir. Au lieu de généraliſer la cauſe & de s'en tenir à des conſidérations de haute morale, M. P*** s'acharna ſur des mots, ſur des images ; il propoſa des équivoques, des ſens myſtérieux auxquels l'auteur n'avait pas ſongé, atténuant ſes ſévérités par des proteſtations d'indulgence naïve : — « Mon Dieu ! je ne demande pas la tête de M. Baudelaire ! je demande un avertiſſement ſeulement… »

Un avertiſſement ? Et n'était-ce pas le plus dur qu'on pût trouver que cette comparution ſur ces bancs infâmes où s'étaient aſſis avant lui des malfaiteurs, des filous, des filles publiques, des marchands de photographies obſcènes ? Quoi ! Il était là ce poëte, cet honnête homme, eſſuyant avec ſon habit cette pouſſière immonde ! & ce n'était pas aſſez pour vous ?

On ſe rappelle quelle fut l'iſſue du procès. On écarta le grief d'outrage à la morale religieuſe, & ſix pièces furent retranchées de ce volume qui en contenait cent. Un illuſtre académicien, fort attentif au débat, faiſait remarquer au condamné les termes du conſidérant : — Attendu que ſi le poëte… « — Notez bien ce mot, diſait-il. Point d'accuſé ; le poëte !… le poëte ! Tout eſt là ! »

Il triomphait de cette nuance. Baudelaire, lui, ne triomphait pas du tout. Pourtant, il ne fit point appel. Peut-être, après cette première épreuve, n'eſpérait-il pas un ſuccès plus heureux devant une autre juridiction ; & peut-être ſentait-il que la juſtice ſe dégagerait d'autant moins envers lui qu'elle manquait des lumières néceſſaires pour le bien juger.

J’ai déjà dit quelles étaient ſes impreſſions en ſortant de l’audience. Ce procès lui reſta ſur le cœur comme un affront.

Lorſque, plus tard, après le ſuccès de la ſeconde édition du livre, l’éditeur en voulut donner une troiſième, plus ornée & faite à plus grands frais que les précédentes, Baudelaire eut la tentation de s’expliquer devant le public. On a retrouvé dans ſes cartons trois projets de préface, ébauchés dans des tons différents. Tous trois accuſent la laſſitude, le dégoût de critiques injuſtes, un abandon de ſoi-même & de tout, qui fait peine, ſi l’on ſonge que ſans doute le mal envahiſſant y avait part ; car ces courtes ébauches, incomplètes & inconſéquentes nous sont revenues de Bruxelles. « S’il y a, » eſt-il dit, « quelque gloire à n’être pas compris, ou à ne l’être que très-peu, l’auteur de ce petit livre peut ſe vanter de l’avoir acquiſe & méritée d’un ſeul coup. Offert pluſieurs fois à divers éditeurs qui le repouſſèrent avec horreur, pourſuivi & mutilé en 1857 par ſuite d’un malentendu fort bizarre, lentement rajeuni (?), accru & fortifié pendant quelques années de ſilence, diſparu de nouveau grâce à mon inſouciance, ce produit de la Muſe des derniers jours, encore avivé par quelques nouvelles touches violentes, oſe affronter encore aujourd’hui, pour la troiſième fois, le ſoleil de la ſottiſe… « Ce livre reſtera ſur toute votre vie comme une tache, » me prédiſait dès le commencement un de mes amis. En effet, toutes mes méſaventures lui ont juſqu’à préſent donné raiſon. Mais j’ai un de ces heureux caractères qui tirent une jouiſſance de la haine & qui ſe glorifient dans le mépris. Mon goût diaboliquement paſſionné de la bêtiſe me fait trouver des plaiſirs particuliers dans les traveſtiſſements de la calomnie. Chaſte comme le papier, ſobre comme l’eau, porté à la dévotion comme une communiante, inoffenſif comme une victime, il ne me déplairait pas de paſſer pour un dé-

bauché, un ivrogne, un impie & un aſſaſſin. » Ces derniers mots donnent la clef des inconſéquences dont s'indignaient les ſimples, & qui n'étaient que forfanteries & myſtifications.

Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le « malentendu » qui lui avait fait attribuer par bon nombre de gens les vices & les crimes qu'il avait dépeints ou analyſés. Autant vaudrait accuſer de régicide un peintre qui aurait repréſenté la mort de Céſar. N'ai-je pas entendu moi-même un brave homme porter ſérieuſement au décompte des mérites de Baudelaire le fait d'avoir maltraité un pauvre vitrier qui n'avait pas de verres de couleur à lui vendre ? Le naïf lecteur de journaux avait pris au poſitif la fable du Vitrier dans les Poëmes en proſe ! Combien d'autres ont tout auſſi logiquement accuſé l'auteur des Fleurs du mal de férocité, de blaſphème, de dépravation & d'hypocriſie religieuſe ! Ces accuſations, qui l'amuſaient lorſqu'elles lui étaient jetées directement dans la diſcuſſion par un adverſaire irrité & dupe de ſes artifices de rhétorique, avaient fini par le laſſer lorſqu'il s'était vu compoſer une légende d'abomination. Il avait été choqué, lors du procès, de trouver ſi peu d'intelligence ou de bonne foi chez de certains juges de la preſſe, les uns myopes, les autres tartufes de vertu. Auſſi, dans les trois ébauches dont nous parlons, le projet de ſe diſculper eſt-il auſſitôt retiré qu'annoncé. « Peut-être, dit-il, le ferai-je un jour pour quelques-uns & à une dizaine d'exemplaires » Et encore ce projet ainſi amendé & reſtreint dans ſon exécution lui parait-il bientôt ſuperflu. « À quoi bon ?... Puiſque ceux dont l'opinion m'importe m'ont déjà compris, & que les autres ne comprendront jamais ? »

Ce qu'on peut regretter le plus de ce projet abandonné, c'eſt l'expoſition que Baudelaire avait voulu faire de ſa méthode & de

ſa doctrine poétiques. Cette partie, dont le développement eût été ſi intéreſſant, gît à l'état de ſommaire ou d'énoncé, en quelques lignes, ſur un ſimple feuillet de papier :

Comment la poéſie touche à la muſique par une proſodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie claſſique ;

Que la poéſie françaiſe poſſède, comme les langues latine & anglaiſe, une proſodie myſtérieuſe — & méconnue ;

Pourquoi tout poëte qui ne ſait pas au juſte combien chaque mot comporte de rimes, eſt incapable d'exprimer une idée quelconque ;

Que la phraſe poétique peut imiter (& par là elle touche à l'art muſical & à la ſcience mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite aſcendante, la ligne droite deſcendante ; qu'elle peut monter à pic vers le ciel ſans s'eſſouffler, ou deſcendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute peſanteur ; qu'elle peut ſuivre la ſpirale, décrire la parabole, ou le zig-zag, en figurant une ſérie d'angles ſuperpoſés ;

Que la poéſie ſe rattache aux arts de la peinture, de la cuiſine & du coſmétique par la poſſibilité d'exprimer toute ſenſation de ſuavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel ſubſtantif avec tel adjectif analogue ou contraire.

Ici revient, comme application de ſes principes, la prétention d'enſeigner à tous venants, & en vingt leçons, l'art d'écrire convenablement une tragédie ou un poëme épique.

« Je me propoſe, ajoute Baudelaire, pour vérifier de nouveau l'excellence de ma méthode, de l'appliquer prochainement à la

célébration des jouiſſances de la dévotion & des ivreſſes de la gloire militaire, bien que je ne les aie jamais connues… »

Eſſaierons-nous à notre tour cette juſtification à laquelle Baudelaire avait renoncé par fatigue & par ennui ?

Aſſurément ce n'eſt pas le courage qui nous manquerait, & les éléments ne nous feraient pas défaut. Si nous ne l'entreprenons point, c'eſt qu'il nous ſemble que ce n'en eſt plus la peine. Les Fleurs du mal ont gagné leur procès en appel au tribunal de la littérature & de l'opinion publique. Les magnifiques plaidoyers de Théophile Gautier, les approbations, tant publiques que particulières, des maîtres de la poéſie contemporaine, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Émile Deſchamps, &c., &c., ont effacé juſqu'au ſouvenir de ce « malentendu, » dont notre ami avait été ſi vivement choqué. Reſte le livre, déſormais ſerein & inattaquable, & dont les bleſſures ont été richement réparées par de nouvelles pouſſes. Livre, ſinon claſſique, du moins claſſé, les Fleurs du mal n'ont plus beſoin d'être défendues.

VI

Lorsque parut la ſeconde édition des Fleurs du mal, on peut dire que Baudelaire était en pleine poſſeſſion de la renommée. Les critiques amères & injuſtes, dont le livre avait été l'objet, lors de ſa première apparition, s'étaient tues à ce ſecond avénement. L'auteur & l'œuvre avaient profité à ces premières attaques qui conſolident le ſuccès par la réſiſtance. Ceux qui ont vu Baudelaire à ce moment de ſa vie, ſouriant, frais, jeune encore ſous ſes longs cheveux blanchiſſants, ont pu reconnaître en lui l'action ſalutaire &

calmante du temps & de la faveur conquiſe. Les inimitiés déſarmaient ; des ſympathies nouvelles, jeunes, venaient à lui. Lorſqu'à la fin de la journée, il deſcendait sur le boulevard, il trouvait ſur ſon paſſage toutes les mains ouvertes, & il les ſerrait toutes, meſurant son exquiſe politeſſe ſur le degré d'habitude, ou de familiarité. Sous cette impression de bienveillance générale, les âpretés, les méfiances de ſa jeuneſſe avaient diſparu. Il était devenu plus qu'indulgent, débonnaire, patient à la ſottiſe & à la contradiction. Chacun trouvait en lui un cauſeur charmant, commode, ſuggeſtif, bon vivant, inoffenſif pour tous, paternel & de bon conſeil pour les jeunes. Les ouvrages qu'il publia de l'une à l'autre édition des Fleurs du mal, & après la ſeconde, les Paradis artificiels, le Salon de 1859, la Notice ſur Théophile Gautier, les Caricaturiſtes français & étrangers, les troiſième & quatrième volumes de la traduction des œuvres d'Edgar Poë, Aventures de Gordon Pym & Eureka, l'étude ſur Conſtantin Guys & l'étude ſur Delacroix, enfin les Poëmes en proſe, œuvre originale, commencée à l'imitation ou mieux à l'émulation des Fantaiſies de Louis Bertrand, mais à laquelle le génie particulier de l'émule enleva bientôt tout caractère d'imitation, tous ces ouvrages, auſſi variés que nombreux, fortifièrent le ſuccès du poëte & engraiſſèrent ſon laurier. Je ne ſaurais laiſſer paſſer ſans mention ſpéciale le Salon de 1859, qui fut peu remarqué à cauſe du peu de publicité du recueil, d'ailleurs très-eſtimable, où il parut. Ce travail, plus développé que les autres œuvres du même genre publiées par Baudelaire (il a ſoixante pages de Revue, d'un texte compacte), eſt écrit avec une maturité, une ſérénité parfaites. C'eſt comme le dernier mot, l'expreſſion ſuprême des idées d'un poëte & d'un littérateur ſur l'art contemporain ; c'eſt le bilan des enthouſiaſmes, des illuſions & auſſi des déceptions que nous ont cauſés, à tous, les ar-

tiſtes dont nous nous ſommes tour à tour épris & détachés. L'auteur a mêlé à ſes jugements des biographies, des anecdotes, des rêveries poétiques et philoſophiques, qui font l'office & l'effet des intermèdes de musique dans une comédie. Au ton dont il parle de ſes juſticiables, ſculpteurs, peintres, graveurs, deſſinateurs, on ſent qu'il les a aimés & qu'il s'eſt aſſocié à leur deſtinée et à leurs efforts. Je note une page ſaiſiſſante ſur l'infortuné Méryon, dont le talent myſtérieux & pathétique allait à l'âme de Baudelaire ; plus loin une recommandation chaleureuſe & inſiſtante pour un jeune peintre de marines, qu'il avait connu au Havre, M. Boudin. Il eſt pris de repentirs à l'endroit de tels peintres qu'il avait fort malmenés dans ſa jeuneſſe ; & en même temps il réclame contre l'ingratitude du public envers des artiſtes bruyamment applaudis il y a trente ans, & depuis lors mis en oubli. C'eſt une hiſtoire, & c'eſt une confeſſion. Je ne crois pas que nulle part ailleurs on ait parlé plus complétement, avec une éloquence plus ingénieuſe & plus de ſympathie des campagnes de l'art contemporain.

Ainſi, il s'acheminait vers cette vie de repos, ordonnée & calme, à laquelle il aſpirait depuis longtemps. La petite maiſon de ſa mère à Honfleur & ſon jardin de fleurs ſuſpendu au bord de la Manche lui apparaiſſaient comme le nid, comme la retraite prédeſtinée. Il y expédiait peu à peu les collections de deſſins & d'eſtampes, les tableaux, les livres dont il faiſait acquiſition dans ſes promenades, ou qu'il recevait en préſent de ſes amis. Selon ſon projet, ſa vie devait ſe partager entre ces deux ſéjours : il irait ſe repoſer de l'agitation de Paris en face d'un horizon immuable, au bruit cadencé de l'Océan, de cette mer qu'il avait tant aimée & tant chantée. Il travaillerait là régulièrement, ſans trouble, à loiſir ; puis, las de ſolitude & d'infini, il reviendrait chercher la diſtraction & l'excitation néceſſaires pour remettre ſon eſprit en

haleine. Il réglerait ici ſes affaires avec les éditeurs & les journaux, ferait ſes recettes, paierait ſes créanciers ; il reverrait le Louvre, les boulevards, les théâtres, viſiterait ſes amis, &, ſa curioſité amuſée, ſes oreilles repues, il retournerait dans ſon ermitage. Le plan n'était pas ſeulement admirable ; il était ſage & pratique.

Hélas ! comme le dit Théophile Gautier aux dernières pages de ſa biographie d'Honoré de Balzac : « C'était trop beau ! » Baudelaire auſſi devait juſtifier la ſuperſtition des muſulmans, qui redoutent, comme un avant-coureur de calamités, la plénitude du bonheur.

VII

Au mois d'avril 1864, Baudelaire partit pour la Belgique. Il avait entendu parler de grands ſuccès obtenus à Bruxelles par les littérateurs français en faiſant des lectures & des conférences publiques. Là-deſſus il avait rêvé les magnifiques profits réaliſés en Angleterre & en Amérique par Dickens, par Thakeray, par Longfellow, & par Edgar Poë même, revenus riches après une tournée employée à exploiter de ville en ville un même livre ou une même leçon. Il comptait auſſi entrer en relation avec une importante maiſon de librairie pour une édition définitive de ſes œuvres. Ni l'un ni l'autre projet ne réuſſirent ſelon ſon eſpoir. Il donna en effet quelques ſéances au Cercle des Arts, puis dans un ſalon particulier. Les lectures qu'il fit au Cercle de la Biographie de Théophile Gautier, de ſes articles sur Delacroix, & de diverſes pièces des Fleurs du Mal, eurent un ſuccès honorable, mais peu fruc-

tueux. Baudelaire s'était trompé ſur les réſultats de ſa tentative, en confondant l'eſprit & les habitudes de peuples très-différents. Est-ce parce qu'il ſentit la partie perdue, qu'à l'ouverture d'une des ſéances ſuivantes il compromit ſon ſuccès littéraire par une de ces facéties qu'il ne ſavait pas retenir & qui lui fut inſpirée peut-être par la tenue ſévère & guindée de son auditoire ?

Quant à l'éditeur ; il fit la ſourde oreille & ſe comporta même, nous dit-on, aſſez légèrement.

En apprenant ces déconvenues, les amis de Baudelaire eſpérèrent ſon retour. Il leur manquait en effet ; il manquait à Paris, au Paris intelligent & cauſant, auquel ſa converſation ſubſtantielle & ſon eſprit actif faiſaient vraiment faute. On vit avec étonnement ſon abſence se prolonger ſans raiſon apparente. Aux ſollicitations qu'on lui adreſſa, il répondit qu'il préparait un ouvrage ſur, ou plutôt contre la Belgique, qu'il avait priſe en horreur après un mois de ſéjour. D'un autre côté, quelques-uns de nos amis qui le viſitèrent à Bruxelles rapportèrent qu'il ne faiſait rien. Il ſe provincialiſait, diſaient-ils, & tombait dans le rabâchage & dans l'oiſiveté. En fait, pendant ces deux années de ſéjour en Belgique, Baudelaire ne publia guère qu'un volume, le cinquième & dernier tome de la traduction d'Edgar Poë, Hiſtoires groteſques & ſérieuſes (1864), & plus tard, vers la fin (1866), les Nouvelles Fleurs du Mal, livraiſon du Parnaſſe contemporain, où les pièces déjà imprimées ſont en grande majorité ſur les inédites. On ne doit compter que pour mémoire les Épaves, publication ſubreptice que Baudelaire n'avouait pas & à laquelle il ne conſentit que par condeſcendance au déſir d'un ami.

Après pluſieurs mois d'attente, nous commençâmes à ſoupçonner que Baudelaire pourrait bien être retenu à Bruxelles pour

quelque motif extra-littéraire.

On tenta, pour le décider à revenir, l'effet d'une propoſition collective. Baudelaire refuſa. « Son ouvrage avançait ; il recueillait ſes notes. » Des notes, c'eſt en effet tout ce qu'on a trouvé de cet ouvrage myſtérieux dont le titre était encore à chercher. Ces notes, inimprimables à cauſe de leur conciſion rudimentaire & de la fréquente crudité d'expreſſion, ſont curieuſes & telles qu'on les pouvait attendre d'un eſprit auſſi aiguiſé par l'habitude de l'obſervation. Elles ſont claſſées en trente-trois liaſſes ou layettes ſous des titres ſpéciaux & avec des ſommaires détaillés qui égalent preſque en étendue la totalité des notes. Du reſte, nulle rédaction ; les phraſes ſont preſque partout à l'infinitif ou à l'indicatif précédé du que : « — Que la Belgique… &c. » La haine de Baudelaire pour la Belgique, ou plutôt pour les Belges, était arrivée peu à peu à l'exaſpération ; & certes les mécomptes des premiers jours n'entraient pour rien dans cette averſion.

Ce n'eſt pas qu'il ne comptât quelques amis à Bruxelles ; mais l'humeur, les mœurs de la population le bleſſaient juſqu'au vif. Il était ſurtout choqué de retrouver dans les habitudes & dans les opinions une caricature groſſière de la France, nos défauts pouſſés à l'exagération ſans la compenſation de nos qualités : amour ſans galanterie, familiarité ſans politeſſe, impertinence ſans eſprit, impiété ſans élégance, vanterie ſans légèreté, propreté paradoxale. Tout, juſqu'aux viſages, juſqu'à la démarche, lui déplaiſait. Le régime de table, dont il ſe plaint beaucoup (viandes bouillies, pain fade, pas de ragoûts, ni de légumes, ni de fruits, le faro remplaçant le vin dans tous les reſtaurants), ne valait rien pour lui, & a peut-être été pour quelque choſe dans ſa maladie. Il y aurait ſans doute plus d'une obſervation fine & profonde à rele-

ver dans les pages où il explique les cauſes de la faveur européenne du gouvernement & de la nation belges, « enfants gâtés des gazettes » ; où il examine, en la conteſtant, la ſageſſe proverbiale du roi Léopold I, où il traite la queſtion de l'annexion, &c., &c. Néanmoins, je doute, à cauſe de la négligence & de la brutalité de la rédaction, qu'on pût rien tirer de ce manuſcrit que de rares & courts extraits.

Dans l'été de 1865, Baudelaire traverſa Paris, pour quelque affaire, & me fit cet extrême plaiſir de venir me voir. Malgré les bruits alarmants ſur ſa ſanté, qui avaient déjà couru, je ne le trouvai point changé. Peut-être un peu groſſi, ou plutôt alourdi, ce qui pouvait être l'effet du régime du pays, il avait du reſte bonne preſtance ; il était gai & jaſeur. L'œil était clair, & la parole libre & ſonore. Il accula pourtant quelques dérangements au commencement de la ſaiſon : étourdiſſements, douleurs de tête ; mais comme il ne parlait qu'au paſſé & que, d'ailleurs, il me parut en bon point ; je le crus guéri, & je mis les alarmes ſur le compte des peſſimiſtes. Nous paſſâmes toute une demi-journée enſemble avec Th. de Banville, ſon plus ancien ami. J'épuiſai ma logique à lui perſuader de ne pas repartir. Mais il réſiſta. Il lui fallait, me dit-il, abſolument retourner à Bruxelles, ne fût-ce que pour aller chercher ſes papiers qu'il y avait laiſſés ; & puis, le plan de ſon livre s'était agrandi : il voulait ajouter à ſes notes ſur Bruxelles des renſeignements ſur les principales villes belges, Anvers, Malines, Gand, Bruges, Liège, Namur. Je lui rapportai, pour le piquer de viteſſe, ces mots que m'avait dit un jour Théophile Gautier : « Ce Baudelaire eſt étonnant ! Conçoit-on cette manie de s'éterniſer dans un pays où l'on ſouffre ? Moi, quand je ſuis allé en Eſpagne, à Veniſe, à Conſtantinople, je ſavais que je m'y plairais & qu'au

retour je ferais un beau livre. Lui, Baudelaire, il reſte à Bruxelles, où il s'ennuie, pour le plaiſir de dire qu'il s'y eſt ennuyé ! »

Il rit, & me dit adieu, m'aſſurant que ſon retour ne pouvait pas tarder de plus de deux mois.

Ce jour eſt le dernier où les amis de Baudelaire l'aient poſſédé tout entier, parlant & agiſſant. Au commencement de l'année ſuivante, les bruits alarmants circulèrent de nouveau, plus précis & plus ſignificatifs. J'écrivis à Baudelaire pour lui reprocher de laiſſer ſes amis dans l'inquiétude, le priant de m'envoyer, ſoit une conſultation écrite de ſon médecin, ſoit une deſcription détaillée de ſon état & des traitements qu'on lui faiſait ſuivre, d'après laquelle je puſſe conſulter un médecin de Paris.

Le 5 février il me répondit :

« … Ce n'eſt pas choſe facile pour moi que d'écrire. Si vous avez quelque bon conſeil à me donner, vous me ferez plaiſir. À proprement parler, depuis vingt mois j'ai été preſque toujours malade… En février de l'année dernière, violente névralgie à la tête, ou rhumatiſme aigu, lancinant ; quinze jours à peu près. Peut être eſt-ce autre choſe ? Retour de la même affection en décembre. — En janvier, autre aventure : un ſoir, à jeun, je me mets à rouler & à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles & les entraînant avec moi. Vomiſſements de bile ou d'écume blanche. Voilà invariablement la gradation : je me porte parfaitement bien, je ſuis à jeun, & tout à coup, ſans préparation ni cauſe apparente, je ſens du vague, de la diſtraction, de la ſtupeur ; & puis une douleur atroce à la tête. Il faut abſolument que je tombe, à moins que je ne ſois en ce moment-là couché ſur le dos. — Enſuite ſueur froide, vomiſſements, longue ſtupeur. Pour

les névralgies, on m'avait fait prendre des pilules compoſées de quinine, de digitale, de belladone & de morphine. Puis application d'eau ſédative & de térébenthine, très-inutile d'ailleurs, à ce que je crois. Pour les vertiges, eau de Vichy, valériane, éther, eau de Pullna. — Le mal a perſiſté. Maintenant des pilules dans la compoſition deſquelles je me ſouviens qu'il entre de la valériane, ou de l'oxyde de zinc, de l'affa fœtida, &c., &c. C'eſt donc de l'antiſpaſmodique ? — Le mal perſiſte. Et le médecin a prononcé le grand mot : hyſtérie. En bon français : je jette ma langue aux chiens. Il veut que je me promène beaucoup, beaucoup. C'eſt abſurde. Outre que je ſuis devenu d'une timidité & d'une maladreſſe qui me rendent la rue inſupportable, il n'y a pas moyen de ſe promener ici, à cauſe de l'état des rues & des routes, ſurtout par ce temps. Je cède pour la première fois au déſir de me plaindre. Connaiſſez-vous ce genre d'infirmité ? Avez-vous déjà vu ça ?...

Merci encore une fois pour votre bonne lettre. Donnez-moi la diſtraction d'une réponſe. Serrement de main à Banville, à Manet, à Champfleury, ſi vous les voyez.

Charles Baudelaire. »

Je portai cette lettre à l'excellent docteur Piogey, notre médecin, notre ami et notre conſeiller à tous, qui connaiſſait depuis longtemps Baudelaire & l'avait plus d'une fois ſoigné. Il me conſola médiocrement, trouva les ſymptômes très-graves, & refuſa de ſe prononcer avant d'avoir vu le malade.

Deux mois plus tard (I avril), notre ami Malaſſis, qui a été à Bruxelles l'hôte & le compagnon dévoué de Baudelaire, m'écrivait que le mal, qui couvait depuis ſi longtemps s'était tout à coup dé-

claré avec violence. Foudroyé de pluſieurs attaques d'apoplexie conſécutives, Baudelaire avait perdu l'uſage de la parole et s'était trouvé paralyſé de tout le côté droit. Il était hémiplégique & aphaſique. Tranſporté dans une maiſon de ſanté, il en ſortit quinze jours après, le 19 avril, lorsque ſa mère, M Aupick, fut arrivée à Bruxelles. On conſerva quelque temps l'eſpoir de le ramener à Honfleur ; mais bientôt les reſſources d'une petite ville furent reconnues inſuffiſantes pour ſon état. On décida de l'amener à Paris. Il y arriva dans les premiers jours de juillet, accompagné de ſa mère & de M. A. Stevens, qui s'était obligeamment offert pour cette conduite. J'allai l'attendre au débarcadère du chemin de fer, plein d'anxiété & même d'effroi. Des bruits contradictoires s'étaient répandus au ſujet de la maladie de Baudelaire. On avait parlé de folie à cauſe de quelques violences que n'expliquait que trop l'impoſſibilité où il était de ſe faire comprendre. Lorſque je le vis s'avancer ſoutenu par M. Stevens, s'appuyant du bras gauche & portant ſa canne amarrée au bouton de ſon habit, j'eus le cœur ſerré & les larmes me montèrent aux yeux. En m'apercevant, il pouſſa un éclat de rire, long, ſonore, perſiſtant, qui me glaça. Était-il fou, en effet ? Je n'avais pas paſſé un quart d'heure avec lui que j'étais complétement raſſuré… hélas ! ſur ce point. J'acquis la conviction que Baudelaire n'avait jamais été, triſte avantage pour lui ſans doute, ni plus lucide, ni plus ſubtil. En le voyant prêter l'oreille, tout en faiſant ſa toilette, aux converſations qui ſe tenaient à voix baſſe à deux pas de lui & n'en pas perdre un mot, ce que je pus comprendre aux ſignes d'improbation ou d'impatience qu'il manifeſtait, échanger des fou-rires avec moi, lever les épaules, hocher de la tête, donner, en un mot, des marques de l'attention la plus ſoutenue & de l'intelligence la plus nette, je ne doutai pas que la partie que le mal avait reſpec-

tée en lui ne fût parfaitement ſaine & active & que ſon eſprit ne fût auſſi libre & auſſi agile que je l'avais vu l'année précédente. Le fait fut d'ailleurs conſtaté par les médecins qui le viſitèrent, les jours ſuivants, MM. Piogey, Laſſégue & Blanche. À Bruxelles déjà, malgré des affirmations contraires, produites par des perſonnes qui ne connaiſſaient Baudelaire que légèrement & depuis peu de temps, cette intégrité de l'intelligence avait été reconnue par l'homme qui l'a le plus aſſidûment veillé et obſervé, par Malaſſis. — « La gravité de ſa maladie, m'écrivait-il, me parait être entièrement dans l'impoſſibilité de s'exprimer. Et il eſt clair qu'il a conſcience de cette impoſſibilité ; mais enfin il agit comme un quaſi-muet, qui ne pourrait articuler qu'un ſon & qui tâcherait de ſe faire comprendre au moyen des variétés d'intonation. Je le comprends aſſez ſouvent, en ce qui me concerne ; mais c'eſt dur... » Ailleurs, il explique, avec des détails trop familiers & trop intimes pour être rapportés ici, les colères & les emportements de Baudelaire par l'ineptie des gens qui l'entourent & qui le ſervent. Je détache ſeulement d'une de ces lettres le récit d'une des dernières promenades faites par Baudelaire, & qui fut précédée d'une ſcène de violence cauſée par l'inintelligence de la perſonne qui l'aida à ſa toilette. On lui avait préſenté des uſtenſiles malpropres et incommodes ; on n'avait pas ſu deviner ce qu'il demandait ou trouver ce qu'il cherchait. — « Enfin nous partons. Nous faiſons un tour dans la verdure (7 juin) ; nous deſcendons pour déjeuner dans un petit cabaret. Je lui tiens la converſation la plus égayante que je puis. Et je le ramène ſans qu'il ait témoigné autre choſe que le plaiſir de vivre & du contentement, levant de temps en temps les yeux au ciel avec une expreſſion de réſignation, après un vain effort de parler. »

VIII

Durant les premiers jours de ſon retour à Paris, qu'il paſſa dans un hôtel voiſin de l'embarcadère du chemin de fer du Nord, Baudelaire témoigna un vif plaiſir à revoir ſes amis, & même de ſimples connaiſſances ; quoique, à vrai dire, il fût peu envieux de ſe montrer par une timidité facile à comprendre de la part d'un malade diſgracié, & auſſi, & plus encore peut-être, par crainte de la fatigue. Son énergie naturelle réagiſſait contre l'accablement de la maladie. Il était gai, chantait, aimait à voir des viſages joyeux & à entendre des plaiſanteries. Il n'avait pas d'ailleurs perdu l'eſpoir de guérir. À la maiſon de ſanté où on l'inſtalla, à Chaillot, il prenait allégrement ſa douche, chantait à tue-tête & écoutait avec plaiſir les entretiens qui ſe tenaient devant lui, ſurtout ſi ſes geſtes, ſi ſes exclamations étaient compris. Ses anciens amis, plus habiles que les autres à démêler le ſens de ſes grimaces & de ſes pantomimes, avaient néanmoins quelquefois bien du mal à l'entendre. Souvent, en nous voyant nous ingénier pour deviner ce qu'il voulait exprimer, il étendait la main en ſigne d'apaiſement, comme pour nous dire : — C'eſt bon ; cela n'en vaut pas la peine. D'autres fois, il inſiſtait avec véhémence, voulant à toute force être compris. Il y dépenſait une énergie effrayante & ſe fatiguait horriblement. Une fois compris, il tombait ſur ſon divan, épuiſé par ſes efforts.

Parfois, un nom plus facile à prononcer que d'autres lui jailliſſait tout à coup de la gorge. Il le répétait à ſatiété, d'un air de triomphe, comme s'il eût été fier d'une conquête ; mais dans d'autres moments, au milieu de la ſéance la plus animée & la plus gaie, le regard morne & profond qu'il plongeait dans les yeux de ſon viſiteur, l'expreſſion de mélancolie & de découragement avec

laquelle il montrait ſa main inerte, atteſtaient trop éloquemment que ſa puiſſance d'illuſion n'était point ſans défaillances.

Dans les premiers mois, il prenait plaiſir à ſe promener en voiture, à faire des viſites par la ville, & à dîner au dehors. Nadar, qui le chériſſait comme un ancien & excellent ami, & qui mêlait à ſon affection une admiration ſincère, avait imaginé, pour le diſtraire & le décarêmer du régime de la maiſon de ſanté, de l'aller prendre un jour de chaque ſemaine & de l'amener dîner chez lui avec un petit nombre de convives, tous vieux camarades habitués à ſa mimique, & qui lui faiſaient fête. Baudelaire parut d'abord enchanté de ces petites réunions, & ſon hôte, en l'allant chercher, le trouvait prêt & paré, & impatient de monter en voiture. Bientôt, pourtant, à notre grand étonnement, il refuſa de venir. Il exprima que ces ſéances le fatiguaient & qu'il payait le plaiſir d'une ſoirée par des inſomnies & des excitations ſuivies d'accablements qui contrariaient le traitement. Il n'avait, comme on le voit, perdu ni la conſcience de ſon état, ni l'eſpoir de la guériſon.

Un des noms qui tourmentaient le plus ſa mémoire, parce qu'il ne l'articulait qu'à grand'-peine, était celui de M. Michel Lévy, qu'il déſirait pour éditeur de ſes œuvres. Lorſque nous étions ſeuls enſemble, il allait prendre ſur ſon étagère un volume de la collection Lévy & me ſoulignait le nom en appuyant du doigt & de l'œil pour mieux manifeſter ſon intention. Un jour M. Lévy m'accompagna à la maiſon de ſanté. Baudelaire ſe montra très-ſenſible à cette démarche. Il cauſa par mon intermédiaire de la publication de ſes ouvrages ; mais quand M. Lévy lui propoſa de commencer immédiatement une nouvelle édition des Fleurs du Mal, il refuſa obſtinément. Il prit ſur ſa table un almanach, & nous fit compter trois mois (on était en janvier), exprimant qu'à cette

époque il eſpérait être capable de ſurveiller lui-même l'impreſſion de ſon livre. Cette opération avait été de tout temps pour lui de la plus grande importance, & je crois qu'il ne s'en ſerait pas rapporté là-deſſus aux ſoins de ſes meilleurs amis.

Ce délai de trois mois paraît avoir été le terme de ſes eſpérances. Sur l'almanach qu'il nous avait montré, le 31 mars était marqué d'une barre. Il faiſait des projets pour les beaux jours. Tantôt il irait à Nice, tantôt il rejoindrait ſa mère à Honfleur. Le terme arrivé, il comprit ſans doute qu'il n'était plus en état de voyager. Il prit alors une attitude réſignée & ſombre. Plus de chants, plus d'éclats, plus de pantomime, plus de ces ſollicitations ſubites, vives & preſſantes qui forçaient à l'attention & faiſaient travailler l'imagination des aſſiſtants. Il était évident que Baudelaire s'était démis de tout eſpoir & de toute illuſion. Il cédait à l'ennemi qu'il avait ſi longtemps & ſi vaillamment combattu. Bientôt il ne voulut plus quitter ſon lit. Il y paſſait ſes journées, gardé par ſa mère. La volonté était briſée ; mais l'eſprit veillait toujours. Jamais il ne ceſſa de faire bon accueil à ſes amis & de tendre à l'arrivant ſa main libre. Il continua juſqu'aux derniers jours de s'intéreſſer aux entretiens qui ſe tenaient au pied de ſon lit, ſans y plus prendre part que par de légers ſignes de la tête ou des paupières. À quelque moment qu'on tournât le regard vers lui, on retrouvait ſon œil intelligent & attentif, bien qu'aſſombri par une expreſſion de triſteſſe infinie, que ceux qui l'ont ſaiſie n'oublieront jamais. Les derniers mois furent ſans doute pour lui les plus douloureux. Il ſe ſurvivait à lui-même & ne vivait plus que pour ſentir tout ce qu'il avait perdu.

Arrêtons ici ces ſouvenirs des ſuprêmes douleurs que le public n'a pas le droit de connaître & qui n'appartiennent qu'à ceux qui

en ont été les témoins.

Baudelaire s'éteignit doucement & ſans ſouffrance apparente, le ſamedi 31 août 1867, vers onze heures du matin. Il était âgé de quarante-ſix ans & quatre mois.

De même que Henri Heine & qu'Alfred de Muſſet, il n'eut à ſon convoi qu'un cortége d'amis. Son âme hautaine, qui ſe glorifiait de l'impopularité comme d'une marque d'ariſtocratie, ſe fût peut-être réjouie de ce petit concours.

Son deuil fut noblement porté par la preſſe, à part quelques inepties, dernières proteſtations de l'envie & de la ſottiſe humiliée. Mais ces jappements haineux & ridicules furent couverts par les paroles rayonnantes de Théodore de Banville & par l'apologie de Théophile Gautier.

Th. Gautier aimait particulièrement Baudelaire, qui de ſon côté le vénérait comme un maître & le chériſſait comme un ami. Cette affection magiſtrale & quaſi paternelle, dont il lui donna mille preuves pendant ſa vie laiſſera ſon monument dans la notice délicate & ſympathique qu'il vient d'écrire pour la nouvelle édition des Fleurs du Mal. Ces pages, animées de tendreſſe & de regrets, convertiront peut-être le jugement de ceux qui ſe ſont habitués à prendre pour de l'impaſſibilité la ſérénité du poëte & la pudeur d'une âme qui répugne à livrer ſes émotions en public.

Telle fut la vie, telle fut la fin de ce poëte rare & vraiment extraordinaire. Charles Baudelaire, ne craignons pas de le dire, eſt, après les grands maîtres de 1830, le ſeul écrivain de ce temps, à propos duquel on ait pu prononcer ſans ridicule le mot de génie.

« L'avenir prochain le dira d'une façon définitive, a dit M. de Banville devant la tombe ouverte de ſon ami. Les Fleurs du mal ſont l'œuvre, non pas d'un poëte de talent, mais d'un poëte de génie ; & de jour en jour on verra mieux quelle grande place tient dans notre époque tourmentée & ſouffrante cette œuvre eſſentiellement françaiſe, eſſentiellement originale, eſſentiellement nouvelle. »

Cet avenir eſt arrivé déjà. La renommée de Charles Baudelaire s'eſt accrue & conſolidée dans le calme. Ceux qu'irritaient ſes ſarcaſmes & ſes myſtifications, n'ayant plus affaire qu'au poëte et à l'écrivain, ſont revenus à lui ; n'ayant plus à le craindre, ils l'ont admiré ſans préoccupation. Ils ont commencé à le comprendre, quelques-uns peut-être par peur du ridicule qu'on encourt à Paris à ne pas goûter ce que l'élite de la ſociété approuve. C'eſt en effet une excellente pierre de touche de l'intelligence d'un homme que ſes opinions ſur une belle œuvre ou ſur un talent conſacré. « Il eſt fâcheux pour un poëte, diſait Pierre de l'Eſtoile, de ne point admirer M. de Gombaud ni moi. » Que de gens aujourd'hui feignent d'admirer Delacroix, Hugo et Beethowen, uniquement pour ne pas paraître plus bêtes que leur voiſin qui les loue, & qui ne les loue lui-même que ſur la foi d'un homme qu'il ſent ſupérieur à lui ? Terreur ſalutaire après tout ; car, pour ces eſprits naïfs, la lumière peut venir après la foi. Baudelaire participe dès à préſent au privilége de ces patriarches de l'art ; & l'on peut dire à coup ſûr que c'eſt une mauvaiſe note pour un lettré que de ne pas l'avoir compris.

Et encore ſon œuvre n'eſt pas tout ce qu'il nous a laiſſé. Quel exemple que la vie de ce poëte qui ne ſacrifia jamais rien de ſa conviction & qui marcha toujours directement dans ſa voie, ſans

converſion ni obliquité ! Là ſans doute eſt le ſecret de ſa force. Quand il ſentait que ce qu'il faiſait ceſſait d'être du Baudelaire, il s'arrêtait ; & nulle conſidération, nul avantage, ni d'argent, ni de faveur, ni de publicité ne lui aurait fait faire un pas plus loin. Auſſi eſt-il reſté intègre & intact. Jamais écrivain ne fut plus complètement dans ſon œuvre ; jamais œuvre ne fut un plus exact reflet de ſon auteur.

Pour ſes amis, ſa perte eſt irréparable : ils le regretteront toujours, non-ſeulement à cauſe des agréments de ſon eſprit, de ſa compagnie & de ſa converſation, mais encore pour ſes mâles conſeils, pour ſes fermes & ſérieuſes vertus. Il avait le don inappréciable de l'encouragement. Quelquefois abattu & momentanément vaincu par les tribulations de ſa vie ſouvent fort difficile, même dans les embarras les plus graves, jamais il ne déſeſpéra, jamais il ne douta de lui-même ni de ſa fortune, & cette confiance, il ſavait la communiquer. L'homme le plus mou, le plus veule, après une heure d'entretien avec lui, ſe réveillait, &, dès qu'il était ſorti, ſe mettait au travail avec fureur. Il entra un jour chez un ami qu'il trouva travaillant, ou du moins la plume en main. — « Vous êtes occupé, dit Baudelaire. Qu'eſt-ce que vous faites là ? — Ce n'eſt rien, dit l'ami, une choſe à laquelle je ne mets pas d'importance. — Vous avez tort, répondit Baudelaire, il faut mettre de l'importance à tout ce qu'on fait. C'eſt le ſeul moyen de ne jamais s'ennuyer. »

Voilà les belles aumônes ! Lui, Baudelaire, à coup ſûr, s'il fut ſouvent ennuyé, ne s'ennuya jamais. Surtout il n'ennuya jamais les autres. Il était de ces hommes rares — bien rares — près deſquels on peut vivre tous les jours ſans connaître un moment l'ennui. Ses vertus étaient intimes & ſecrètes ; d'ailleurs il les cachait

par pudeur, ou par orgueil faiſait profeſſion du contraire. Auſſi n'eut-il jamais pour ennemis que des gens qui ne le connaiſſaient pas. Quiconque l'avait connu l'aimait.

Cet homme, que de certains eſprits obtus & malveillants ont voulu faire paſſer pour inſociable, était la bonté & la cordialité mêmes. Il avait la qualité des forts, la gaîté, au point d'aimer à divertir à ſes dépens. Que de journées il a perdues — perdues pour le travail — à placer la copie d'un ami, à le conduire chez un éditeur ou chez un directeur de théâtre ! Le pauvre Barbara le ſavait ; Barbara qu'il avait adopté à cauſe de ſon humeur rétive & de ſa timidité farouche, & qu'il aimait pour ſa perſévérance & pour ſon honnête laborioſité. Hélas ! tout cela eſt perdu !

Mais plutôt, non, tout cela n'eſt pas perdu. Il reſte à ſes amis ſon œuvre, ſon ſouvenir & le bonheur d'avoir vécu dans la confidence d'un eſprit rare, d'une âme élevée, forte & ſympathique, d'un de ces génies d'exception, ſans pairs ni ſans analogues, qui pouſſent en ce monde comme des fleurs magiques, dont la couleur, dont la feuille & le parfum ne ſont qu'à elles, & qui diſparaiſſent comme elles ſont nées, myſtérieuſement ; de l'un des hommes, en un mot, les plus complets, les plus exquis & les mieux organiſés qui aient été donnés à ce ſiècle.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Charles_Baudelaire%2C_sa_-vie_et_son_%C5%93uvre. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.